

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI

**MÉMOIRE PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES**

**PAR
NICOLE PELLETIER**

**L'EXPLORATION ET L'APPLICATION DU PROCÉDÉ DE MISE EN ABYME
DANS LA CRÉATION D'UN RECUEIL DE NOUVELLES**

FÉVRIER 2001



Mise en garde/Advice

Afin de rendre accessible au plus grand nombre le résultat des travaux de recherche menés par ses étudiants gradués et dans l'esprit des règles qui régissent le dépôt et la diffusion des mémoires et thèses produits dans cette Institution, **l'Université du Québec à Chicoutimi (UQAC)** est fière de rendre accessible une version complète et gratuite de cette œuvre.

Motivated by a desire to make the results of its graduate students' research accessible to all, and in accordance with the rules governing the acceptance and diffusion of dissertations and theses in this Institution, the **Université du Québec à Chicoutimi (UQAC)** is proud to make a complete version of this work available at no cost to the reader.

L'auteur conserve néanmoins la propriété du droit d'auteur qui protège ce mémoire ou cette thèse. Ni le mémoire ou la thèse ni des extraits substantiels de ceux-ci ne peuvent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

The author retains ownership of the copyright of this dissertation or thesis. Neither the dissertation or thesis, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

RÉSUMÉ

De tous les procédés littéraires, la mise en abyme est probablement celui qui présente le plus de nébulosités. Miroir convexe, plat, en série, il révèle du texte ce qui est absent ou qui s'y trouve en plus petit, en parabole, en métaphore. Lieu de convergence en même temps que fragments dispersés, il est aussi révolte structurelle de l'espace du récit, duplication, narcissisme, jumelage. Peut-on, à travers tous les auteurs qui ont étudié ce procédé, en arriver à une seule et globale définition ? Je ne prétends pas réinventer le concept de mise en abyme, ni poser de verdict sur ce qui a été dit, mais j'aurai, en rédigeant mon recueil de nouvelles, porté ce procédé littéraire en des lieux inhabituels.

Partant du fait que le recueil de nouvelles n'est pas un ramassis de textes empilés sous la reliure, mais plutôt une composition, un ensemble structuré, élaboré à partir soit d'un thème ou du rôle que chacune des nouvelles peut jouer par rapport aux autres, j'ai choisi de concilier recueil de nouvelles et mise en abyme. On y découvre quand même un thème, celui de l'abîme, par homonymie, celui de l'impasse, du désespoir. Pourtant, contrairement au recueil-ensemble, en aucun temps l'ordre des nouvelles n'est commandé par ce thème. La succession des textes sera plutôt, et ceci sans possibilité de changement, imposée par la présence d'une mise en abyme annonçant le texte suivant.

Il ne fait aucun doute que cet exercice d'écriture est avant tout une démarche d'exploration puisque la mise en abyme, malgré toutes les physionomies qu'elle se plaît à emprunter, opère toujours au cœur du texte même où elle a été posée. Dans un retour sur cette création, j'essaierai de dégager les moments significatifs et de juger de l'impact de l'application du procédé sous ses différentes formes. Parcourant cette galerie de miroirs, je tenterai aussi d'évaluer, si le procédé sert vraiment de lien entre les nouvelles par son pouvoir révélateur, ou si, parachuté hors du domicile prescrit, il s'affaiblit et devient inefficace.

Remerciements

S'aventurer dans des études de deuxième cycle, surtout lorsqu'il s'agit de création littéraire, demande beaucoup d'audace, de détermination et de confiance en soi, puisque doivent constamment se côtoyer l'esprit analytique et l'envolée créative. J'ai heureusement trouvé avec mes professeurs le goût d'aller de l'avant, de questionner, d'approfondir et surtout, auprès de madame Francine Belle-Isle, le courage d'aller jusqu'au bout. Je la remercie pour son ouverture d'esprit et pour la confiance et la générosité dont elle a fait preuve à mon égard. Communicatrice et inspiratrice de tous les instants, elle transforme avec une grande habileté les culs-de sac en carrefours.

Table des matières

Résumé.....	II
Remerciements.....	III
Table des matières.....	IV
Le recueil de nouvelles.....	3
Introduction à la partie analytique.....	97
Le procédé.....	98
Les profondeurs de l'abyme.....	102
La reconnaissance du miroir.....	104
Une place dans le recueil.....	108
La visibilité du procédé.....	110
La rédaction	112
Cette inquiétante étrangeté.....	123
Conclusion.....	128
Bibliographie.....	130

Nicole Pelletier

Händel et moi

Ou les 10 sentiers de l'abîme

Table des matières

Händel et moi	5
L'heure du thé.....	13
Morphée.....	22
À dos d'âme.....	27
La Une.....	35
Parfum du sud.....	45
Lignes de vie.....	57
Une musique à voir.....	67
Doublevécé.....	79
L'envers d'une toile.....	87

Händel et moi

Qui de Händel ou de monsieur Stassfield m'obligeait à ces chevauchées musicales tardives? Vous n'avez rien compris. Il faudra que je recommence encore une fois. Vous n'entendez rien.

Cette ville m'est inconnue. Parce qu'elle ressemble à toutes les autres. Des rues, des visages d'ailleurs comme les autres visages d'ailleurs. Juste avant de partir j'ai fait tourner sur mon vieux magnéto la suite en fa mineur. Elle m'a portée jusqu'ici. Je n'essayais pas d'imaginer ses mains. Par pudeur. Parce qu'elles m'avaient transportée tant de fois sans le savoir et que . . . j'avais peur d'être déçue en les voyant. En bas, quelqu'un m'a donné le numéro de porte du studio et j'ai pris au hasard un escalier qui débouchait sur un carrefour.

Les corridors se fuyaient en manière de labyrinthes de blocs de pierre entraînant une odeur de moisissure qui pesait sur moi. Le son d'une épinette m'a sauvée. Une viole et une flûte l'accompagnaient. C'était la porte d'à côté. Une vaste pièce dont je n'arrivais à définir la forme ni dans ses largeurs, ni dans ses hauteurs. De longilignes fenêtres bordées de granit perçaient les murs en maints endroits, offrant à cette architecture un semblant de dignité. J'en faisais le tour sachant très bien qu'il était là, au centre. Qu'il m'ignorait. Que j'allais l'approcher. Cinq jours. Cinq jours avant la rencontre du maître. Cinq jours pour défaire la sculpture de mes doigts, l'effort de quatorze années au piano.

Je caressais les touches d'ébène et de cerisier sans les enfoncer, pour faire durer l'attente, repousser l'instant de la découverte, et puis j'ai fermé les yeux laissant mes mains repérer les contours, les distances, la douceur, comme le corps d'un nouvel amant qui à la fois nous invite et nous freine. Jusqu'à la déroute. Les yeux toujours fermés j'ai appelé en moi le rythme qui propulse la Courante dans des arpèges unissant le trouble et la gaieté. C'est là, je crois, que s'est produite la première déchirure. C'est bien ainsi que vous l'appellez? L'heure est passée. Puisque vous n'en dites rien, je cours rejoindre mes amis!

Quand le vent souffle du sud, une odeur d'épices et de fleuve envahit le parc. Septembre s'achève dans des teintes de vert foncé et ne laisse à l'été qu'un semblant de victoire sur hier. Plus rien ne renaît. Becco est là. Sortant d'entre deux véhicules presque emboîtés, il avance de son pas tranquille et fier. Nous nous sommes connus en mai. Le jour où j'ai aussi connu monsieur Stassfield. Tout s'était si admirablement bien passé. Il souriait de mes maladresses et enveloppait d'une infinie douceur le clavecin, la musique et moi. J'avais obtenu la permission de dormir dans le studio et m'y étais enfermée pendant les cinq jours précédant l'audition. Un morceau de pain, des fruits, des noix et le clavier. Après cette victoire sur la peur je suis sortie prendre l'air d'ailleurs.

Il y avait près du Conservatoire un tout petit parc collé à la grille d'un cimetière et caché du boulevard par l'abondance des arbres fruitiers qui le longeaient. J'ai choisi au hasard un banc et m'y suis assise. Ce lieu prenait des airs de chapelle. Avec ses feuillages qui dansaient et filtraient le soleil dans une dentelle épousant la brise, je me voyais au banc d'une église, recevant du vitrail une scène d'avant. Pas une âme à l'horizon. Que des oiseaux, des pigeons. Ils

formaient au loin une confrérie de plumes scrutant sans répit la moindre parcelle suspecte. J'ai décidé de me rapprocher pour mieux observer cette faune grouillante. Je ne dérangeais probablement pas puisque aucun d'eux n'a semblé me voir. Pourtant, aussitôt assise, un bel oiseau est sorti d'un buisson. Il avançait, étudiant manifestement le terrain, fouillant l'herbe et relevant le bec pour mieux réfléchir. Il s'approchait tout de même de moi et j'ai pensé au petit croûton de pain et à la pomme dans mon sac à dos. Nous avons dîné ensemble pour la première fois ce jour là. Je lui ai donné le nom de Becco.

J'ai commencé à sentir la présence de Frideric Händel dans la Suite en Mi. Au tournant d'une page, anticipant chaque mesure et modelant ma main au clavier comme la sienne jadis, j'ai cru sentir un instant dans mon cou son souffle chaud. Il était facile de mettre cette surprenante impression sur le compte de la fatigue et de la faim que je n'écoutais pas toujours. Manger ne pouvait me nuire. Je prenais parfois mes repas, quand la pluie me retenait à l'intérieur, au Grand café adjacent au Conservatoire. Toujours seule, lecture en main, je supportais de temps à autre la présence de Michel, né vingt ans plus tôt dans une contrebasse. Michel interprétait ma constante réclusion comme une peur malade de « m'assumer en tant que femme », tournure quelque peu macho que je traduisais par « Si tu goûtes à ma médecine je te ferai découvrir la femme qui est en toi ». J'étais de six ans son aînée et je lui pardonnais ses inconvenances juvéniles, car il m'offrait tout de même ses infranchissables yeux noirs et une voix à faire fondre une harpe. Je n'en perdais cependant pas de vue la raison première de ma présence dans cette ville: étudier enfin auprès du Maître. Je voyais monsieur Stassfield les lundi et jeudi. Nos rencontres se déroulaient toujours si admirablement bien, si différemment de tout ce que j'avais connu jusqu'alors,

que je planais chaque fois au sortir de son bureau. Je planais. C'était avant Frideric.

Les couleurs d'octobre furent magnifiques. C'est du moins ce qu'a prétendu Michel l'après-midi où, malgré mon interdiction, il a pénétré dans mon studio. Dans le brouillard du temps présent j'arrivais mal à le reconnaître. La colère laissait des marques de sang dans la paume de mes poings serrés. L'impudique avait osé franchir cette porte, anéantissant du même coup la présence de Handel. Et mon secret. Et ma passion.

Nous bavardions souvent Händel et moi entre mes exécutions toujours maladroites. La Fugue de la Suite en Ré mineur me déformait tant les mains que je lui en voulais d'avoir imaginé un doigté pareil. En saccades de rires il m'a alors avoué son étonnement devant cette édition qui n'avait rien à voir avec ce que lui avait écrit. Sous sa dictée, j'ai retranscrit des passages, des doigtés, des liaisons.

J'avais peu à peu, au cours des semaines, franchi la barrière du temps et de l'espace et à ma grande surprise, les hautes fenêtres de mon studio me révélaient parfois ce qui devait être un quartier de Londres au début du XVIII^e siècle. Cette merveilleuse complicité m'arrachait inexorablement à la réalité des autres, à mes contemporains et même à mon seul ami, Michel, qui ne comprenait pas du tout mon attitude. Je ne lui avais évidemment rien dit de tout ce qui m'arrivait. Je me suis laissé entraîner au Grand café et je l'ai écouté patiemment m'énumérer toutes les conséquences de ma réclusion continuelle, passant de mon teint verdâtre à mes yeux vitreux posture voûtée et tout ce que le V peut exprimer

de vicissitude. Je m'en suis sortie en lui promettant d'accepter un souper avec lui le samedi suivant. M'enfuir seule au parc devenait urgent. J'avais beaucoup à réfléchir.

Comme toujours mon banc m'attend. Aussitôt assise Becco arrive tenant dans son bec une pierre rouge qu'il dépose sur mon pied. C'est la troisième fois qu'il m'apporte un présent. Il m'avait d'abord offert une toute petite feuille allongée, semblable à une feuille de thé, au terme d'un repas que nous avons pris une fois de plus ensemble. Ensuite ce fut une petite fleur bleue, étrange et lumineuse. Michel avait raison. Les couleurs d'automne ont dû être magnifiques. Mais le temps refroidit. Je ne pourrai bientôt plus m'asseoir ici sans risquer de coller à la glace. Hier une petite neige avait recouvert le parc et dans la grille se bousculent des blanches et des rondes. Musique feutrée. Une harmonie de blanc se déverse en moi.

Je vois Handel fréquemment. Après ma dernière rencontre avec Michel j'ai fait l'achat d'un cadenas qui protégera mon refuge et préviendra toute intrusion inopportune. De la fenêtre ouverte du studio s'infilte un séduisant parfum printanier. Je consacre maintenant la première heure de la matinée à une promenade où je découvre jour après jour le tumulte des fleurs éclatant leur beauté. Crocus, iris et tulipes bordent la haie très dense qui masque les abords d'Eton Street.

Aujourd'hui je me suis aventurée plus loin. Le claquement des sabots sur les pavés et les cris des charretiers m'ont attirée au-delà du jardin. Il y a dans ces rues un grouillement surprenant. Un amalgame de redingotes, de longues robes

élégantes, culottes d'étoffe tachées, ombrelles, chiens, chevaux, marchands, poulets, potirons. Je m'éloigne un peu et longe une façade de pierres taillées, percées de nombreuses fenêtres. À l'intérieur, des voix, des rires, des cliquetis de porcelaine et une bonne odeur de soupe. J'entre dans ce qui me semble être un petit café. J'ai subitement l'impression que tout s'arrête. Je me sens regardée. Je suis embarrassée. Trouve une table en retrait de la foule. M'assois. À côté de moi, une affiche rapiécée en plusieurs endroits colle péniblement au mur. Sous l'esquisse représentant un mendiant aux riches habits déchirés, on peut lire: The Beggar's Opéra de John Gay. Octobre 1728.

Je cherche des yeux une serveuse mais il y a une telle affluence dans le Café que je n'y arrive pas. Pas question de me lever. On m'a suffisamment examinée quand je suis entrée. Une bousculade attire mon attention. Un jeune homme a passé la porte en courant et rebondit de table en table en criant toujours la même phrase. Un détraqué, sans aucun doute. Il vient dans ma direction, s'approche de moi et s'arrête. J'ai déjà vu ces yeux-là. Il a l'air terriblement fâché et j'ai peur.

- Qu'est-ce qui t'arrive? Quelqu'un m'a dit t'avoir vue sortir du Conservatoire en sandale et bermudas! Je t'ai cherchée partout!

- As-tu idée du temps qu'il fait dehors? Moins dix. Et il neige. Tu cours après quoi, une pneumonie?

Tout s'embrouille. Je ne sais plus où je suis. Je crois bien avoir reconnu Michel. Michel.

- Michel?

- Michel Damphousse. Contrebassiste et amoureux. Tu pars avec moi. J'ai tes bottes et un manteau. Je veux que tu voies un psy. Ta conduite devient dangereuse.

- Lâche-moi! De quoi tu parles? J'ai oublié de mettre un manteau.

- Tu t'enfermes sans arrêt. Tu te cadenasses pour que je ne puisse pas entrer. Ton professeur ne te reconnaît plus. Moi non plus.

- T'a vu Frideric?

- Y a pas de Frideric. Je t'emmène chez toi.

- Tu ne comprends pas!

- Je crois que oui.

En sortant du Café les chevaux se sont enfuis. Le trottoir, recouvert d'une mince couche de glace, me déséquilibre à tout moment et je m'accroche à son bras pour ne pas tomber. Nous marchons longtemps. La neige fond sur mes joues brûlantes. Au détour d'une ruelle nous grimpons un grand escalier qui mène à une porte de chêne semblable à toutes les autres. Pendant qu'il me fait couler un bain chaud je reste là, assise à l'entrée. Je n'ai pas quitté mes bottes mouillées et mon manteau de laine. Je n'ai pas chaud, je n'ai pas froid. Je ne sais plus rien. Qui il est, où est Frideric, où je suis, depuis quand?

C'est lui qui m'a dévêtue et portée dans la baignoire. Des bulles éclatent une après l'autre comme autant de notes, autant d'instant, autant de vies disparues.

Qu'en est-il de la musique si les portes qu'elle ouvre ne sont reconnues de personne?

Je vais maintenant beaucoup mieux. Je vois mon psy tous les quinze jours et monsieur Stassfield me complimente sans arrêt. Nous ne travaillons plus Handel. Je m'en charge moi-même. Cette semaine j'ai accompagné Frideric en Italie pour une soirée inoubliable à l'Opéra. Je suis revenue à temps. Ce soir j'irai souper avec Michel. Je vais beaucoup mieux. Il trouve mon teint resplendissant.

Pourquoi lui parlerais-je du soleil d'Italie?

L'heure du thé

J'ai rencontré Puko Roggeven la première semaine de mon arrivée sur l'Île de Pâques. Il doit bien y avoir trois ans. J'avais entrepris de parcourir cette petite île à pied pour m'imprégner du site et des gens avant de me fixer pour de bon. J'y étais pour étudier le peuple pascuan d'aujourd'hui de plus près et je tombe sur ce Puko aux yeux bleus, Pascuan de souche mais Hollandais d'un très arrière-grand-père explorateur passé par là au XVIIIème siècle. C'est lui qui m'a servi de guide et souvent d'interprète car le langage courant, si on exclut la langue officielle espagnole, est un dialecte maori dérivé du marquisien et du paumautou. L'espagnol, va toujours, mais pour le reste...je commence à peine à m'y faire. Puko est aussi un rescapé de souche si on considère qu'en 1862 un aïeul Roggeven fut déporté au Pérou puis libéré et ramené quelques années plus tard par ordre d'un magistrat anglais. C'est en cela que Puko me ressemble. Il coule dans ses veines un sang de déporté.

J'ai tout de suite aimé cette île. Île de vent, de pierre, de lave. Île de volcan d'hier, enclave de terre protégée de statues, perdue, petit point dans le Pacifique. J'ai préféré à sa capitale Hangaroa, trop grouillante, le paysage de plages et de grottes d'Anakena, tout au nord. Comme l'île n'a que quinze kilomètres de côté et que je me déplace en mobylette, il m'est facile de rencontrer les gens et de m'y approvisionner à ma guise. J'ai fait construire près de la baie une petite maison à demi enfouie dans la pierre volcanique pour la protéger des

vents du large. Elle n'a qu'une seule pièce. De petites fenêtres y dévoilent par endroits des morceaux de ciel ou de mer et, à l'arrière, la grosse tête rassurante du Moai qui me tourne le dos. Au centre, un foyer circulaire fait office à la fois de fournaise et de cuisinière. Ma table d'écriture, un coin sommeil, un coin living consistant en deux respectables divans quelque peu éventrés et une table basse où je prends toujours mes repas. Ils s'étirent agréablement et tard la nuit quand Puko me fait l'honneur de les partager avec moi. Sur les murs, des mètres de tissus aux coloris lumineux de rouge, de vert et d'or. Oasis essentielle pour moi, puisqu'il m'arrive encore d'avoir soif de couleurs dans ce paysage insolite, parfois sinistre et parfois effrayant.

L'essai d'anthropologie sociale sur lequel j'ai travaillé depuis le début est maintenant terminé et publié. Les maigres revenus de la vente me procurent facilement de quoi vivre ici. Toutefois, même si mes besoins sont minimes, je devrai bientôt me remettre à l'écriture. J'ai envie de me lancer pour la première fois dans un récit fantastique qui raconterait le pourquoi et le comment des « Moai », ces colossales statues de pierre. Imaginer la brillante civilisation d'alors à partir d'un document jusqu'ici ignoré de tous et réinventer la vie en parcourant jusqu'à la source les légendes, l'homme-oiseau « Tangata-Manu », les cultes. J'attends Puko, il dîne avec moi ce soir. Nous allons prendre le thé et le thé de Puko est une source inestimable d'inspiration.

Le poisson frais pêché au harpon dans les rochers le long des côtes est une de ces magnifiques traditions pascuanes que la jeunesse a conservées. Puko a insisté pour l'apprêter et le cuire. Le repas était excellent et légèrement arrosé d'un précieux vin blanc. Sur l'Ile de Pâques il n'y a pas de vigne et je fais venir

mon vin du Chili. En fait, c'est la coopérative locale qui prend la commande pour moi.

La discussion se poursuit dans le petit salon-salle à dîner, à travers les vapeurs de thé. Il est question de traditions. Encore très présentes en ces lieux, Puko déplore que sur le continent où il a fait ses études, elles tendent à s'effriter. La jeunesse n'y trouve aucune utilité. Elles sont perçues comme un retard sur l'évolution et pourtant elles sont l'évolution. Quelle est la raison de notre passage sur cette terre si nous ne sommes qu'un grain de sable perdu dans un instant d'éternité? Les mains tendues. Il n'y a que ça pour être. Une main tendue vers le passé et l'autre vers l'avenir. Être le maillon indispensable d'une chaîne temporelle et humaine essentielle. Le gourdin d'une main, le laser de l'autre.

Ne jamais oublier que le gourdin fut. C'est ce qui fait la force de l'homme.

Puko ne s'arrête pas. Il a beaucoup à dire et j'ai du mal à suivre. Tout se relâche en moi. Le thé me réchauffe et me capture. L'évolution... où mènera t-elle avant que la planète n'explose? Dans ma tête il y a le noir. Le noir et des étoiles et des planètes. Et des objets qui flottent. Dans l'infini. Une brosse à dent, un téléviseur, et des lits. Des lits partout. Grands, petits, modestes, extravagants, des lits vides. Ils tournent autour d'une créature étrange, presque humaine mais pourvue d'une paire d'yeux démesurée. Ils s'éloignent et le téléviseur revient. Un écran gigantesque et dedans une femme. Murielle. Telle qu'elle était le matin où je suis parti. Je reconnais sa robe de nuit très blanche aux petites fleurs bleues. Allongée sur le lit défait, à plat ventre. Dans son dos, une large tache rouge. Une

silhouette sombre quitte la chambre en courant.

Montréal, octobre 70. Jusque-là professeur d'histoire dans un collège privé. Je suis un activiste, felquiste idéologiquement parlant, mais je ne prendrais jamais les armes même si certains des nôtres croient qu'on devra y arriver. Mes étudiants ne savent rien de mon engagement. Je n'ai nullement l'intention de les mêler à ça. Je leur enseigne l'histoire et c'est déjà beaucoup. Ils comprennent ce que nous avons été, ce que nous sommes et ce qu'on pourrait devenir en tant que peuple. Depuis quelque temps on me surveille. Au travail, dans la rue, chez-moi. Le comité de discipline du collège m'a déjà rencontré à deux reprises. Murielle, ma femme, m'a demandé de cesser toute activité. Elle a peur. Elle est enceinte. Moi je suis en flammes. Dévoré par ce feu. De la tête aux pieds. Le Québec s'anglicise, se canadianise, s'américanise, ses frontières s'effritent d'une décennie à l'autre et personne ne bouge.

Je n'arrive pas à comprendre qu'un peuple puisse être l'auteur de son propre génocide.

Ce matin je me suis réveillé avec cette sensation étrange qu'un petit tiroir de ma mémoire voulait s'entrouvrir. Que des événements passés tentaient de se hisser jusqu'à ma conscience. Hier soir dans les vapeurs du thé j'ai vu Murielle. Comment ai-je pu oublier son existence si longtemps? J'essaie de me rappeler la vie d'avant l'Ile de Pâques et tout est toujours flou. Il est clair qu'à mon arrivée je souffrais d'amnésie et d'une profonde dépression. Je n'arrivais pas à mettre un nom sur mon visage. Je ne possédais aucun papier d'identité et je me suis fabriqué un nom et une nationalité en relisant un manuscrit qui avait échappé aux

fréquents pillages dont j'ai été victime avant de m'établir ici. J'ai fouillé et n'ai découvert aucune trace de sa publication. Je me suis relu, analysé, et je crois avoir retrouvé les chemins qu'empruntaient mes pensées. En dehors du manuscrit, rien. J'ai quitté Murielle? Pourquoi? Et cette vision effroyable?

Puko m'a laissé une petite boîte métallique contenant de précieuses feuilles de thé. Il m'a prévenu dans un grand rire. « Le danger croît avec l'usage ». Je ne pourrai pas résister. J'ai peur et je veux comprendre.

Dans la nuit pascuane la mer est calme et la lune enveloppante. A peine un petit clapotis de vague vient chatouiller le sable de coquillages éclatés. Je réchauffe l'eau de mon thé sur un feu de bois et m'abreuve de l'immensité mouvante et noire où tranche un mince rayon d'argent. Dans le chant du ressac se bousculent des milliers d'instruments de musique lilliputiens. Les airs qui s'en échappent me caressent et m'emportent. Musique de perles de verre, piccolo aérien et hautbois sous-marin se répondent et m'appellent. Il faut m'abandonner. Ne pas forcer la direction de mes pensées. Les laisser venir à moi. C'est ce que Puko m'aurait dit. Couché sur le dos, mes yeux balayaient le ciel, sourient aux étoiles, sautent d'une constellation à l'autre. Tout à coup, à l'est, une seconde lune apparaît.

Toute rouge. Je la fixe et réalise qu'elle se rapproche. Forte et lumineuse. Elle franchit rapidement la mer et avance vers moi. Elle me touche de si près que je ne distingue plus rien d'autre. Peu à peu, je suis prisonnier du rouge. Il

m'enfonce dans le sable et écrase mon corps. Il pèse et m'étouffe. Je respire lourdement. Lentement. Je voudrais venir à bout de ce rouge. Longtemps je me bats pour offrir à mes poumons un mince filet de vie. J'essaie de rester calme, de ne pas paniquer. Et peu à peu je gagne. Le rouge s'éloigne, s'éloigne et je respire. J'en distingue maintenant le contour. Du rouge et le blanc autour. Plage blanche, feuille blanche, ciel blanc. Du blanc, une étendue de blanc. Et des fleurs bleues. La robe de nuit et ses bras nus. Murielle étendue. Morte. Je sors de la chambre un couteau à la main.

J'ai dû crier très fort. Des gens qui passaient par là sont venus et m'ont emmené sur un cheval. Ils ont réussi à me maîtriser et me faire boire un jus de baies sauvages qui calme les mauvais esprits. Je suis chez Felipe. Il n'habite pas très loin de chez moi. Les Pascuans connaissent les plantes et les mauvais esprits. Ceux des volcans, ceux de la mer et ceux aussi qui naissent des feuilles de thé quand celui qui le boit est impur. Je suis obligatoirement impur.

Tout se sait dans l'île. Puko est accouru tout de suite le lendemain. Il est très mal à l'aise et s'en veut beaucoup de m'avoir fourni le thé. J'ai peut-être parlé dans mon délire. L'infusion magique a accompli son œuvre. Elle m'a divulgué une partie importante de moi. Ma catastrophe intérieure. C'est bien ce que je voulais. Me connaître. J'avais une femme. Je l'ai tuée. Est-ce que Puko s'en doute? Je ne lui dirai pas. J'en suis incapable. Je l'ai remercié de sa visite et lui ai demandé de partir. J'ai besoin d'être seul. Depuis mon réveil, je suis bombardé d'images. Je revois mon appartement, ma vie d'avant, le local où avaient lieu nos réunions, le collège, les étudiants, et Murielle. L'amour de Murielle. Sa douceur, son intelligence, notre enfant à venir. Nulle part je ne vois la

haine. Aucune trace de haine entre nous. Pourtant tout est clair. Tout se recoud. Mon identité refait surface. Mon travail. Mes activités dans un groupe d'extrême gauche. Et une seule case vide. La mort de Murielle. De l'autre côté il y a mon départ. Départ précipité. Une valise de paperasses et une autre de vêtements, un passage à la banque, le plein d'essence, je traverse l'Amérique. Pendant des semaines je descends. La côte est des États-Unis et vers l'ouest, de la Floride au Texas. Mexique, Honduras, Colombie, Chili. Quelque mois au Chili avant l'Île de Pâques. Et pendant tout ce temps je ne sais de ma vie qu'une centaine de pages. Froissées. J'ai maintenant assez d'indices en moi pour refaire les années à rebours. Pour peu, je retrouverais mon ancienne adresse au Québec en fermant les yeux. Je les laisse ouverts. Je suis piégé. L'Île de Pâques est mon refuge. Personne jusqu'alors ne m'a retracé. Reprendre contact avec ma vie d'avant c'est me jeter dans la gueule ouverte de la justice. Mais je brûle d'envie d'être là-bas. De me retrouver tout entier, de comprendre ce qui s'est passé. Mon amnésie était douce et je ne le savais pas.

Je ne suis plus sorti de chez moi depuis trois semaines. Tous les soirs, seul dans mon fauteuil, je déguste à petites gorgées le thé qui capture. J'essaie de revoir Murielle ailleurs que sur notre lit dans la robe tachée de sang. Je n'arrive plus très bien à m'alimenter. D'ailleurs je crois qu'il ne reste pas grand chose à me mettre sous la dent. Je sors du délire de temps à autre et je n'ai pas la force d'écrire. Puko est venu souvent mais je ne lui ai pas ouvert. Aujourd'hui il a tout bonnement défoncé ma porte et je n'ai pas eu la force de résister. Il m'a conduit au Centre de santé de Hangaroa où je passe la plupart du temps inconscient.

Je revois, sortant parfois du sommeil, ce basané au sourire très blanc,

sourire de ceux qui n'ont plus que l'espoir à espérer. Il me parle depuis un bon moment. Sa voix m'atteint par bribes. Une lettre est arrivée pour moi du Québec.

8 mai 1975

Monsieur Mercier,

J'ai lu votre essai *Le rôle des cultes dans l'élaboration de la structure sociale au Chili*. J'ai beaucoup apprécié cet ouvrage mais ce qui m'a le plus étonnée et cela me gêne terriblement de vous en parler, c'est la ressemblance stupéfiante de votre écriture avec celle d'une personne chère que j'ai connue il y a plusieurs années. Avez-vous déjà habité au Québec? Pourriez-vous m'écrire quelques mots, cela me ferait le plus grand bien. Je vous laisse une enveloppe-retour avec mon adresse complète. Je vous remercie de m'accorder un peu de votre temps.

Murielle Desilet

Il a pris la liberté de répondre à Murielle. C'est par bribes que j'ai appris qu'elle avait été attaquée par un fou furieux connu des milieux d'extrême droite. Ce n'est pas à elle qu'on en voulait mais à moi. Et je n'étais pas là. Ils l'avaient laissée pour morte sur son lit. On l'avait retrouvée à temps et hospitalisée. Son bébé a heureusement survécu. De son mari, plus de nouvelles. Elle a cru à un

enlèvement. Il côtoyait les milieux terroristes et risquait beaucoup. L'a-t-on tué? Elle n'en savait rien. Puko l'a mise au courant de mon état. Elle vient me rejoindre avec notre fille.

J'ai refait cent fois le voyage jusqu'à moi. Je ne saisis plus très bien ce qui se passe autour. J'ai ma vie qui se déroule comme un bonheur qui n'en finit pas. De rires, d'extravagances, d'espoirs démesurés. D'elle. Je crois avoir aperçu Murielle. Plus de blanc. Que du noir. Il fait toujours noir. J'ai peur.

Morphée

Quelque part dans l'univers. Certains diraient aux confins. Mais où se trouvent les confins? Où se trouvent l'est et l'ouest, le haut et le bas? Quelque part sur une planète la vie est créée. Hasard ou préméditation? Des guerres ont eu lieu pour en débattre et tous sont perdants. Pour le reste tout est parfait. Donc, sur cette planète que nous appellerons Planète pour les besoins du texte, l'organisation sociale est devenue un modèle de réussite. Logement, travail et loisirs pour tous. Sans exception. Nulle envie de posséder plus que l'autre. Tous ont le maximum. Et le maximum est fixé par tous. Il est vrai qu'ici on ne se marche pas sur les pieds. La superficie de cette grosse sphère est aussi imposante que certains soleils et elle possède en outre une centaine de satellites aussi accueillants que la planète-mère.

La population grimpe par clonage depuis deux millénaires. Spermatozoïdes et ovaires sont disparus de même que les mots « féminin », « masculin » et toutes les tracasseries qui en résultaient. Les choses de la chair sont depuis longtemps reléguées aux rites étranges de la préhistoire et l'ego jouit. D'un essor incomparable. Mais, dans cette béatitude institutionnelle peuvent tout de même se glisser des drames insoupçonnés. C'est l'histoire de notre personnage qu'on aurait pu appeler BXY22.57.13 mais que, pour les besoins du récit, nous appellerons Grégoire.

Sur Planète, les journées n'existent pas. En fait, il faut environ dix jours terrestres pour que Planète accomplisse une rotation. Cinq jours de noirceur et autant de lumière. Dans ces conditions comment peut-on découper la nuit et le jour en portions adéquates et satisfaisantes de sommeil et d'activité?

Dans le dictionnaire planétien, aucune inscription entre le mot « sommation » et le mot « sommelier ». De sommeil aucune trace. L'histoire et les glossaires n'en disent rien. Il en va de même pour les mots: sieste, somme, dormir, se reposer, faire dodo et même ronfler. C'est que dormir n'est pas rentable. Un souverain l'avait compris dans la lointaine antiquité. Aussi despote qu'intelligent, il a fait en sorte que la composition moléculaire de toute l'eau de la planète et de ses satellites soit modifiée. Cette nouvelle eau avait la particularité de retarder la fatigue. La mutation envahissant le cycle de l'eau dans sa totalité, l'alimentation entière s'en trouva modifiée. Un Terrien qui vit quatre-vingt-dix ans aura dormi trente ans. Trente ans de stérilité dans la chaîne de production. Trente ans de pertes brutes sur les ventes et l'exportation. C'est ce que l'auguste souverain de Planète avait compris. Et réglé. Les habitants de Planète ont vu au cours des siècles leurs heures de sommeil diminuer jusqu'à disparaître tout en gardant une forme excellente. Jusqu'à ne plus dormir du tout. La vie se déroule en sessions: session-production, session-loisir. Elles se suivent interminablement, une après l'autre. Les planétiens ne vivent toutefois pas très longtemps. Ils jouissent d'une vie ultra performante et brève. On n'y connaît pas la vieillesse et on meurt sans crier terminus en prenant son café.

Grégoire est encore jeune. Il est le clone de Grégoire, lui-même clone de Grégoire etc., avec ceci de particulier que les Grégoires ne se sont jamais

reproduits en plusieurs exemplaires. Ils sont solitaires. Dans la vaste propriété qu'il habite, il expérimente ces temps-ci des mutations génétiques sur une variété de plante introduite clandestinement sur Planète par un collègue de travail: la balériane. Ses expérimentations ne sont qu'un passe-temps parmi d'autres tels que le golf, le karaté et la peinture à numéro. Grégoire a d'abord cloné la balériane pour s'assurer d'en avoir constamment à sa disposition. Il a ensuite transmué ses caractéristiques de croissance pour obtenir une feuille d'aspect et de taille acceptable et a réglé les paramètres de saveur et de texture à sa convenance. L'étude moléculaire de la balériane a mis à jour des composantes ignorées par lui jusqu'alors, mais rien ne lui sert de s'y arrêter puisqu'elle ne servira qu'à accompagner ses repas. Il en a même déposé un plan qui baigne dans une solution créoponique au centre de la longue table blanche de la salle à dîner. Cela met un peu de vert dans la pièce qui est entièrement blanche mis à part la photo d'un Grégoire dans un cadre brun.

Depuis quelque temps, il se sent las. Ou un je ne sais quoi d'étrange. Il n'a bien sûr pas consulté, car sur Planète la médecine n'existe pas. On vit ou on meurt. Parfois il a envie de s'asseoir. Pour rien. C'est peut-être un signe de sa mort prochaine? Il n'en sait rien. Il lui est même venu à l'idée de ne pas se rendre à la session-production. Il est évident qu'une absence même momentanée à cette session serait remarquée des Autorités. On ne s'absente jamais. Si on meurt, un clone nous remplace dans les plus brefs délais. Il doit prendre son bagage, mais l'escalier qui mène au labo lui semble insurmontable. Chaque marche est un Éverest. A la sixième, il s'est endormi. Dans le labyrinthe de son cerveau vierge, un séisme se produit. Une ruée apocalyptique d'images et de sensations virevoltent en tous sens. Grégoire est très agité mais il ne le sait pas. Il se réveille

après un court moment, n'a aucune idée de ce qui vient d'arriver, se sent très en forme et court au deuxième chercher les documents dont il aura besoin pour la session- production. Son travail terminé, Grégoire retourne chez lui. Avec peine. Aussitôt arrivé dans son jardin, il s'écroule. Le noir l'envahit. Le tourbillon recommence. Images, images, des plaisirs s'insinuent qu'il ne connaissait pas. Des visages inventés, des expéditions farfelues. Il tue un collègue, se promène nu dans un centre d'approvisionnement et voit des êtres sortir des corps, d'entre les jambes et dans le sang. Ils sont quatre. Des êtres tous différents qui sortent des corps et se tiennent par la main. Ils forment une ronde et tournent, tournent, s'avancent vers le centre et ne sont plus qu'un. Ils ont très peur. Cela se voit sur leur visage. Ils regardent au loin un personnage étrange qui avance vers eux, un cœur sanglant à la main. Dans son thorax, un trou noir. Grégoire se réveille, se lève d'un bond et a retrouvé sa vitalité. Qu'est-ce c'est que cette merde! Il devient nécessaire d'employer toutes les sessions-loisir à découvrir d'où proviennent les défaillances dont il est victime. Il est impensable qu'une telle situation survienne pendant une session production.

Peu de temps après, une telle situation survient pendant une session-production. Au moment de son arrivée dans le local de l'Autorité il est réveillé, a eu le temps de rêver qu'il ingurgitait des balles de chrome et qu'il avait pissé sur le bureau de l'Autorité. Ce qui a eu pour effet de rendre son attitude un peu gaillarde. L'Autorité réagit promptement. Grégoire est mis aux arrêts et transporté dans un laboratoire où il sera examiné sous toutes coutures. On trouve dans son sang des traces de balériane. Il n'est pas question pour Grégoire de trahir son collègue et de révéler la provenance de la plante. Les Grégoires sont loyaux. Tout le système judiciaire est en état d'alerte. S'il fallait que l'on sache que le

sommeil existe, ce serait la fin d'un empire car jusqu'à maintenant, seule l'Autorité avait accès à ce secret. Une centaine d'enquêteurs sont assignés à cette affaire sans trop savoir quoi chercher. Une plante dangereuse doit être éliminée. Quels sont les dangers? Ils n'en savent rien.

Plusieurs tours de Planète ont eu lieu. La balériane a été complètement supprimée. Grégoire a subi son procès et comme la peine de mort n'existe pas, il a été expulsé et mis en orbite. Sans possibilité de clonage bien entendu! Pour ce solitaire c'est la peine maximale, la fin des Grégoires. Il tourne encore. Si un jour vous vous promenez dans l'espace, vous remarquerez certainement ce petit être à la forme presque humaine si ce n'était de ses yeux démesurément grands, les yeux d'un être qui ne dormait jamais.

A dos d'âme

La mer pousse ses vagues dans le gris du matin, force qui terrifie et apaise, monstre docile quand je ne m'y enfonce pas. L'eau gifle mes pieds glacés par saccades, me surprend, avance toujours plus loin marée montante. J'avance aussi, refais à l'endroit, à l'envers, tous les pas qu'on a faits pour rien, pour l'essentiel, pour comprendre.

Parfois à l'horizon il me semble voir un bateau. Il n'y a pas que les déserts de sable qui projettent des mirages. Sorti tout droit des siècles passés, voiles gonflées par le vent, ventre bourré d'écume, il jette l'ancre sans savoir le fond. S'immobilise l'instant d'une barque énorme qui frotte le sable et toi tu es là sur la grève. Devant moi. Fier comme un récif. Beau comme un soleil levant. Je te tue.

Encore quelques pas et j'atteindrai ta maison. Sous les fenêtres de géraniums, l'été fleurit encore. On veut célébrer ta mort lundi. Les recherches sont enfin terminées. La mer t'a avalé. Des enquêteurs sont venus tous les jours. Tes vêtements sur le sable, le café sur le réchaud resté allumé et une lettre inachevée sur l'écran de l'ordinateur ouvert.

Liste de pièces à conviction pour eux. J'ai ton journal. Pièce à conviction pour moi. Pour nous. Je l'avais subtilisé avant l'arrivée des policiers. La lettre n'est pas de toi. Je sais comment tu écrirais la mort. Souvent nous l'avons

questionnée au bout de l'horizon. Reprenant le chant de l'eau calme jusqu'à n'être plus que voix liquide, nous laissions glisser l'âme hors de tout, hors de nous, au-delà de la nuit et du temps, le cœur livré, pieds et poings liés. Ensemble.

Ton mot d'adieu, ramassis de clichés qui exhale le moisi à travers l'écran, ils en ont fait des copies! Je n'en peux plus de cette vie... j'ai décidé de mettre fin à mes jours... je partirai nu dans le soir... dans la vague glacée... Je perds le fil de l'histoire avec le réchaud allumé et la petite liste d'épicerie sur le coin de la table. Inepties. La mort est venue te chercher entre deux choses à acheter et l'odeur du café. Après le steak haché et la livre de beurre tu t'es précipité sur ton ordinateur. Pour un dernier mot pâlement rédigé. J'irai à tes funérailles demain. Je pourrai enfin refaire, dans la tranquillité, le parcours jusqu'à toi. Tu n'es pas mort. Personne n'est mort encore. Tu te caches. Qui se cache? J'ai du mal à comprendre.

Victoriaville, le 3 novembre 1999

Monsieur Rivard,

J'ai reçu votre lettre au bureau. Ma secrétaire l'avait posée sur le dessus de la pile parce qu'elle portait la mention « confidentiel » et que je n'ouvre pas toujours mon courrier. Vous avez raison. Quelque chose s'est produit que je ne m'explique pas. Et ma vie continue quand même. Je ferme les yeux. J'ai cru souffrir d'une quelconque forme d'épuisement, une fatigue passagère, mais je sais au fond qu'il n'en est rien. La confusion de mon esprit m'entraîne de plus en plus souvent en des lieux insolites. Je ne

suis donc pas le seul à ressentir, et cela par bribes, que cette chose qui nous unissait, maintenant s'évapore et laisse derrière elle d'innombrables trous noirs. J'ai beaucoup à vous confier. J'avais même oublié votre existence. Heureusement que vous vous êtes souvenu. Il faut se voir. Je serai à Montréal samedi, si vous pouvez vous libérer. Ottawa n'est pas trop loin! Je vous laisse une adresse pour confirmation.

André Levasseur

Montréal ne se réveille pas. Montréal ne dort jamais. Sur le pont Jacques-Cartier le brouillard colle au fleuve, hésite à rejoindre le sommet des buildings où il s'accroche paresseusement toute la journée si le vent sommeille. André a fui le béton il y a bientôt dix ans. Pour l'amour. Pour l'amour de tout ce qui vit sans béquille et meurt des saisons. Le soleil, coincé entre les mastodontes de ciment, n'arrive pas à se hisser. Le sang lui monte au visage. Il devient rouge. André a franchi le pont, l'œil amusé. Plonger dans la ville de temps à autre, c'est un peu comme aller au cinéma. De la fiction. Pas la vraie vie.

Un stationnement presque vide, une billetterie automatique, André se promène, plus petit sans sa carrosserie et libre de se faufiler là où il veut. A l'heure d'avant la cacophonie urbaine, on peut saisir un bourdonnement continu dans les murs et, sous terre, un râlement timide, au matin seulement, qui s'intensifie rapidement. Il marche. Parce qu'il est tôt et que François Rivard ne le rejoindra qu'à neuf heures pour le petit déjeuner. Il marche et peut deviner sous ses pieds un peu de l'histoire d'hier. Papiers, verres de carton aplatis, cigarettes,

gomme à mâcher. Et une petite culotte.

Pour rien. Comme ça. L'odeur imprécise du matin ranime les puanteurs de la veille juste avant celle des restaurants oeufs frits bacon qui céderont vite la place au monoxyde de carbone. Il marche et regarde les vitres opaques des rez-de-chaussée qui ne laissent rien voir des intérieurs. Pour tout deviner. C'est un quartier pauvre et l'indigence est ce qu'il ressent le plus ici. Ce qu'il comprend le moins. Quand on est pauvre avec un champs de marguerite devant sa maison on est déjà riche. Et eux sont là. A se battre dans la crasse, dans des ruelles où cohabitent les seringues, les vidanges et les rats. Terrains de jeux où leurs enfants apprennent à vivre. La ville ne lui manque pas. Il quitte rapidement ce quartier. C'est bientôt l'heure d'aller rejoindre François.

Un restaurant un peu chic, un peu froid. André le connaît sans y être allé. André connaît François sans jamais l'avoir vu. Il arrive justement. Lui tend la main.

- J'ai eu peur d'être en retard, l'avion a éprouvé quelques problèmes à l'atterrissage!

Ils se sont assis et s'observent. L'air inquiet, gêné, ils commandent un café. C'est François qui parle le premier.

- J'ai toujours su que d'autres présences m'habitaient. D'autres moi. Des impressions, des sentiments, des rêves. Parfois mêmes des images qui venaient se superposer à ce que je voyais.

- C'est la même chose pour moi. Tu vois, je peux dire « tu »? Ce restaurant, je le connaissais.
- On peut certainement se tutoyer! Je descends ici chaque fois que j'ai envie d'un bon café!

Dans ta lettre, tu parles d'un écrivain. Daniel Dargis. Un Breton qui vit de l'autre côté de l'Atlantique. Comment j'ai mis la main sur le premier livre, je ne le sais pas. Un titre? La couverture? Je déteste la poésie et pourtant je me suis reconnu dans tout ce qu'il écrit. Une connivence qui va au-delà des vers, dans le rythme, comme si sa respiration collait à la mienne. Oui je lis Dargis. Comme toi.

- J'ai reçu un coup de téléphone de Dargis il y a quelques jours. C'est lui qui m'a fourni tes coordonnées. Il paraissait très inquiet. Il craignait pour sa vie et pour la nôtre, mais je n'ai pas vraiment saisi ce qu'il cherchait. Se pourrait-il qu'un écrivain puisse sonder plus profondément ce qui nous habite depuis toujours, ce qui nous relie?

André reste pensif un bon moment. Qui est ce François qui vient lui dire ce qu'il sait déjà? Vaguement. Comme un film déjà vu qu'on se rappelle à mesure qu'il défile. François enchaîne.

- Il m'a dit, entre autres, qu'il devenait impératif de se réunir mais qu'il devait auparavant éclaircir une zone nébuleuse. Il voulait me recontacter mais je n'ai plus eu de nouvelles. Il a aussi essayé de te rejoindre...

- J'avoue que mon bureau de courtage, c'est un peu la bourse de New-York miniaturisée. Les papiers et les téléphones volent en tous sens! J'ai finalement fait des recherches et j'ai appris qu'il serait enterré lundi. Dans le petit bled où il vivait au bord de la mer.

- Il est mort?
- Qu'est-ce que tu en penses?
- Je pense que mon associé va se taper une surcharge de travail...
- C'est ce que je souhaitais t'entendre dire!

Dans l'avion qui les mène sur les côtes de la Bretagne, François et André parlent peu. Ils ont en main le dernier recueil de Dargis et cherchent désespérément l'indice.

- Page 38. La mort guette... L'âme déchire...
- Qu'est-ce que tu en penses François, toi qui es biologiste?
- Je n'en pense rien. C'est de la poésie. Je ne suis pas très versé dans la culture des mots. Je trouve ça beau. Ça chante en moi. J'aime.
- Et si l'âme cherche à fuir? Qu'est-ce qu'on devient?
- Probablement un amas vivant de chair et de cellules, fonctionnel, sans plus. Le ressens-tu parfois?
- De plus en plus. C'est très inquiétant. Il m'arrive de ne plus rien saisir de ce que je suis. De l'essence même de ce que je suis. Je fonctionne.
- En automate...

La lecture reprend. Ils sont maintenant presque arrivés. André a posé le livre à côté. Le ciel est très bleu nuages en bas. François relit le dernier poème pour la troisième fois.

- Tu as remarqué que le dernier poème porte le nom du recueil.
- Oui, mais c'est plutôt l'inverse!
- « A dos d'âme ». Comme le parcours qu'un corps doit faire d'un point à un autre, sur une âme, vers autre chose...

Funérailles de soleil et de vagues puissantes, le cimetière côtoie la mer. La petite chapelle du village est remplie à craquer. François et André n'ont pas fermé l'oeil de la nuit. Habités d'une énergie nouvelle malgré le voyage tout de même éreintant, ils essaient tant bien que mal de saisir, du portique achalandé, les dernières louanges adressées à Dargis. Ce n'est qu'une fois dehors qu'ils aperçoivent cette femme, un peu grande et très blonde, qui se tient en retrait de la foule. Ils la reconnaissent tout de suite. Comme leur soeur, comme eux-même. La rejoignent. Étreintes et rires. Il n'est pas mort. Un télégramme est arrivé chez les parents de Julie en Angleterre. Dans le salon de Dargis, la discussion est enflammée. Julie leur parle de sa liaison avec lui, une liaison peu commune, plus que passion. Une fusion. Une osmose amoureuse incroyable. Elle avait relu cent fois les dernières pages du journal de Dargis. Sans rien trouver. Que confusion, désespoir, angoisse. Puis la rage. La rage assassine. Ensuite il disparaît. Le poète est sublime, le metteur en scène médiocre! Cela l'avait saisie...

Dargis est arrivé tard dans la nuit. Il a parlé jusqu'au matin. Une histoire qui tient carrément du fantastique. Une histoire à laquelle ils ne croiraient pas si

ce n'était qu'ils en font partie, que tous l'ont vécue. Dargis a su qu'ils étaient quatre à partager la même âme. Qu'un être possédait le pouvoir de vivre à la fois en chacun d'eux depuis leur naissance. C'est ce qui expliquait les sensations qu'ils ont tous expérimentées, comme de connaître parfois sans voir appris, de voir sans regarder. Cet être à multiples vies vieillissait maintenant désespérément vite et il a crû qu'en éliminant les quatre porteurs d'âme elles allaient le rejoindre et lui procurer une jeunesse nouvelle. On a cherché à tuer Daniel Dargis et il a fait parler son agresseur. S'il a simulé sa mort, c'est seulement pour n'éveiller aucun soupçon chez Stamitz, le Yougoslave initiateur de cette étonnante réalité. Dargis avait projeté de l'éliminer. Sans trop savoir comment. Mais le fait même d'avoir simulé la mort a suffi à dérouter le vieillard qui, l'ayant appris, n'avait ressenti aucune amélioration de sa condition. Le cœur a capitulé.

Les funérailles se sont prolongées en trois jours de réjouissances. Daniel Dargis s'en est tiré comme un écrivain. En spéculant sur la réalité et l'imaginaire. Julie et lui se sont finalement retrouvés seuls. Pour être un, encore et encore. Poursuivant l'amour avec soi. A dos d'âme, sans pudeur, sans retenue...

La Une

Ducharme! A mon bureau tout de suite!

Dans la salle de rédaction on s'affaire et personne n'a levé la tête. A part Damien Ducharme qui s'est rapproché et qui évalue, craintif, la couleur qu'ont prise les joues du rédacteur en chef. La porte s'est refermée violemment derrière lui.

- Ducharme, ça fait deux fois ce mois-ci que vous me pondez un torchon à l'eau de rose!
- J'ai couvert l'accident, je l'ai faxé. Je ne l'ai pas relu.
- Lisez!

ALMA (DD) - Hier soir, à l'angle des rues Clermont et Frenette une violente collision a fait trois blessés. Les policiers sont intervenus rapidement. La chaussée glissante serait à l'origine de cet accident. En effet, une pluie intense s'est abattue sur la ville, faisant jaillir de tous côtés de joyeuses rivières qui glissaient partout dans les fentes brûlées des ciments recuits. Rafraîchissantes amies dans la paix du soir, jamais elles ne se seraient doutées du drame qu'elles allaient provoquer. Parmi les blessés, une enfant de huit ans dans un état critique. L'article est suivi d'un court poème placé dans un encadré.

Petite fille brisée de métal
 Innocente fleur trouée comme un emmenthal
 Effrayée, dans la nuit sifflante
 Rêve de ballons, de rubans et de rire
 Repose ta corolle tremblante
 Encore trop blanche pour flétrir

- Je m'excuse. Je ne sais pas ce qui s'est passé...
- Moi non plus. Mais je sais ce qui va se passer si vous recommencez!
- Je ne comprends pas vraiment pourquoi ma plume vagabonde...
- Vous irez vagabonder sur le site de la nouvelle usine de récupération à 15:00. Il y a conférence de presse. Je veux un papier sérieux.

Damien ne sait plus quoi penser. Se rendant à la nouvelle usine, il repasse dans sa tête sa carrière de journaliste. Vingt-quatre ans de métier. Des débuts difficiles, mais très vite il se taille une place. Le deuxième bureau en entrant à gauche. Encore jeune il a même fait un peu de radio et rédigé des textes à la pige pour plusieurs magazines. Bien sûr il aurait préféré devenir écrivain. Mais écrire ce qu'on a envie d'écrire ne paie pas. Même s'il s'agit de romans policiers. Une famille coûte cher. Il est vrai que Damien est seul. Peut-être pourrait-il encore rencontrer l'âme sœur, un mariage n'est pas exclu. Bon! Pour les enfants on repassera.

Le chemin d'accès à l'usine ressemble à un paysage lunaire. Des cratères, des bosses et de la poussière. A quelques reprises Damien songe à quitter son véhicule et rendre les armes. Arrivé sain et sauf à l'arrière du bâtiment il aperçoit

la chaussée asphaltée sur le devant. Comme à l'habitude il sera le premier journaliste sur les lieux et si le buffet n'est pas offert, les autres se contenteront de saisir au passage un communiqué de presse tout rédigé. Damien, lui, saisira l'euphorie du moment.

La rencontre a lieu dans le grand hall d'entrée de l'usine. Damien s'est choisi une table à l'avant. Presque en face de la table d'honneur. Les dignitaires font leur apparition et baignent beaucoup plus dans les vapeurs d'alcool d'un dîner copieusement arrosé que dans l'euphorie du moment. Le maire de la ville prend d'abord la parole et remercie les citoyens de lui avoir fait confiance en lui accordant un nouveau mandat. Ceci n'a rien à voir avec l'inauguration et Damien prend note. L'actionnaire principal de ce nouveau complexe de récupération, un certain Rudovid Tulliski (à moins que ce ne soit Rud Ovidtulliski Damien vérifiera dans le communiqué de presse plus tard) nous donne un aperçu historique de la réalisation du grand projet. Son exposé est traduit du polonais à l'anglais au français pour plus de clarté. Sont aussi présents, les constructeurs du complexe. Le représentant de la firme d'ingénieurs qui aurait pu expliquer brièvement que les déchets entrent par ici et sortent par-là, déballe sa thèse de maîtrise sur les cristaux liquides et les polymères. Damien regarde ailleurs et réprime un bâillement. Le député se présente avec une bonne heure et demi de retard et reste debout pour pouvoir quitter plus vite. Il prendra quand même la parole pour annoncer sa nouvelle cravate et exhiber ce que tout le monde sait, soit que le gouvernement a investi (c'est à dire les citoyens ont investi bien malgré eux) trois millions de dollars dans ce complexe de récupération ultra informatisé qui engendrera au moins quatre emplois directs et indirects. Quelques applaudissements payés par le Parti couronnent cette brève communication.

Des élections sont pressenties à l'automne. Personne n'a vu sortir le député et la période de questions est annulée sans motif. Un vin est servi et le milieu socio-économique trinque à la réussite du projet. Damien quitte les lieux et court à la salle de rédaction. Normalement il écrit sur son portable mais aujourd'hui il compte sur l'atmosphère du Journal pour éviter les écarts.

Au bout d'une heure tout est entré dans l'ordinateur. Il a fait lire son travail par des collègues. C'est parfait. *Journalistiquement* correct. Il se sert un café bien mérité et retravaille un petit entrefilet sur la sensibilisation des citoyens à participer à une collecte de sang à la fin du mois. Des sonneries de téléphones, le cliquetis des claviers, le ronron des ordinateurs.

Et le claquement sec de la porte du rédacteur en chef qui vient de frapper la distributrice d'eau. Le réservoir en a profité pour exploser dans un cri.

DUCHARME!

Ducharme qui est tout petit grimpe sur sa chaise pour se donner contenance.

- Euh...cette fois j'ai des témoins.
- Vous vous moquez de moi!

Le rédacteur lance au visage de Damien la feuille qui vient à peine de sortir toute froide de l'imprimante. Damien reconnaît tout ce qu'il vient d'écrire. Mais le texte ne s'arrête pas où il avait placé le dernier point. A la suite on peut lire:

Que de salive gaspillée en vain!
Une telle brochette d'imbéciles
Inspirerait le plus piètre écrivain

Mesurez l'ampleur de ces bouches stériles
Et comparez avec le plus profond ravin
Ne voyez-vous pas des phrases plus subtiles
Tremper au fond de leur coupe de vin?

Damien a le même teint que la feuille qui vient de glisser par terre. Heureusement des collègues avaient lu le papier. Il s'agit manifestement d'un complot. Il cherche du regard ses alliés de tantôt mais le travail a repris. Ils ont subitement tous un téléphone à la main. Albert, qui n'en a pas, s'est collé une brioche à l'oreille dans l'énervement.

La rencontre avec le rédacteur en chef est plutôt houleuse. Inutile d'essayer d'expliquer à cette tête de nœud qu'une odeur de conspiration flotte dans la salle de rédaction. L'auteur de romans policiers refait surface juste à temps pour ravalier les sanglots qui compriment le fond de sa gorge. Damien dénouera l'intrigue ou perdra son emploi. Il quitte le bureau du bourreau la tête presque haute.

Quand il entre au Journal le lendemain matin, on pourrait croire que rien ne s'est passé. On le salue, on lui sourit et on reprend le travail. Damien n'est pas dupe. Une fois assis, il dessine trois colonnes sur un carton. On veut sa peau et cela est clair. Mais quand un crime est commis il faut un motif et c'est ce motif

qui mène au coupable. Dans la colonne AVANCEMENT il pourra mettre tout le monde à l'exception d'Albert qui prend sa retraite le mois prochain. Dans JALOUSIE il pourra aussi mettre tout le monde quoique la jeune Marianne écrive presque aussi bien que lui. La troisième colonne est un mystère nécessaire. Tout bon roman policier cache un motif insoupçonné jusqu'au dernier instant. Sa bonne humeur revient. Il prend machinalement son agenda et constate horrifié qu'il doit se rendre avec Bob, le photographe, à l'ouverture d'un nouveau restaurant sur la rue Garnier. Un vieil ami de son patron en est le propriétaire. Il faut partir tout de suite et le grand nigaud est évidemment en retard.

En jetant un coup d'oeil sur la porte il l'aperçoit qui fait des cadrages du buste de Marianne sans sa caméra. Damien l'attrape au passage et ils sautent tous deux dans la voiture de Bob. Celle de Damien est retenue au garage et se remet tant bien que mal de la randonnée lunaire de la veille.

Les portes démesurément larges du restaurant annoncent une surface imposante. En fait, il s'agit d'un petit bistro pas plus grand que les portes. Damien se présente au propriétaire qui prend déjà la pose pour la postérité et son portefeuille devant l'unique table garnie d'un chandelier. Les trois autres n'en ont pas. Bob lance un mot d'esprit pour obtenir un sourire et le regrette aussitôt en n'apercevant pas de dent. Le type rit à dégueuler. Il hoquète, ne s'arrête pas, risque l'étouffement et crie à une femme qui semble coincée sous le comptoir.

- Germaine! Viens voir ce môme! Il est poilant ce môme!

Jean-Robert de Molène leur a raconté sa vie en trois versions colorées à

mesure qu'il enfilait ses deux litres de rouge. Son récit est ponctué d'épisodes tellement salés qu'une revue porno ne les accepterait même pas. Les plats fricotés et servis par une bien grasse Germaine se bousculent sur la table. Confits d'oie, ratatouille et cassoulet disparaissent dans l'estomac infiniment distendu de Bob. Damien qui a touché à peine au premier plat, cherche désespérément une pastille digestive dans son paletot. Il y trouve plutôt l'adresse du restaurant sur la rue Bernier.

Il avait lu Garnier dans son agenda.

Ils ont déjà perdu deux bonnes heures et le proprio du restaurant et ami du patron où a lieu l'ouverture doit les attendre. C'est la panique. Damien entraîne Bob dehors en catastrophe. Germaine les a suivis sur le trottoir une marmite sous le bras et réclame une photo. Embarquement immédiat dans le coupé sport de Bob. Ni vu ni connu. Ils voudraient se retrouver six pieds sous le bitume. L'embarras est à son comble. Et le restaurant à trois rues de là.

Le retard passe inaperçu. Monsieur Laroche, le nouveau propriétaire, a son ego placé si haut qu'il n'a pu remarquer l'horloge sur le mur du fond. Il leur fait servir une eau minérale-citron. Damien et Bob apprécient grandement cette pingrerie du personnage qui contribuera à une saine digestion. Laroche demande à voir leurs papiers. Plus soupçonneux qu'un gérant de banque il est malheureusement aussi avare de commentaires. Qu'écriront-ils? Mettront-ils en valeur la qualité des mets servis et l'originalité des décors? L'article n'est pas dans la poche. Bob qui a risqué un mot d'esprit s'est vu reconduire de manière glaciale. Pour l'accueil on repassera. Bob ne parle plus. Damien lui file un coup

de pied sous la table de temps à autre. Les photos sont prises. Le mince contenu de l'entrevue sera retranscrit mot à mot.

Cette fois-ci Damien a la ferme résolution de ne pas quitter des yeux son écrit jusqu'à ce qu'il atterrisse sur le bureau du dictateur. Il le termine en peu de temps, passe prendre les photos du restaurant et relit son écrit. Cette fois-ci c'est à l'en-tête que des vers clandestins se sont glissés.

Ne voyez-vous pas au loin venir
 Accourant les fayots dorés sous le bras
 Madame Germaine réclamant un souvenir?
 Affligée par votre regard froid
 Saura t-elle encore dans l'avenir
 Satisfaire l'immense appétit des rois
 Et du photographe qui viendra?

Damien est suivi. Il en a la preuve. Il découpe les vers inopportuns et porte le reste de la feuille au patron qui lit sous ses yeux. Ça va. On peut mettre sous presse. Qui a pu s'absenter du bureau? Après une brève enquête, il apprend que tout le monde s'est absenté du bureau à un moment ou à un autre. Et si tous l'avaient suivi. La paranoïa le gagne petit à petit. Damien essaie de se calmer. S'il peut remettre en mains propres au patron tous ses articles il pourra éviter le congédiement.

La semaine se déroule sans anicroche jusqu'au vendredi. Damien a dû multiplier ses efforts pour voir à ce que tous ses articles, qui doivent maintenant

passer inévitablement par le bureau du patron, se rendent sains et saufs de tout poème. Toutefois, en revenant du dîner aujourd'hui, une nouvelle catastrophe devait se déclencher.

- DUCHARME VOUS ETES VIRÉ!

Le patron est vert. Il brandit une feuille et pas un mot ne sort de sa bouche. Damien qui n'a pas perdu de temps est grimpé sur sa chaise. Levant peureusement la main il articule faiblement:

Est-ce que c'est de moi?

Il déplie nerveusement la boule de papier que son patron vient de lancer.

Petit patron d'encre et de papier
As-tu songé qu'il faudrait bien un jour
Satisfaire les demandes des salariés?

Regarde autour de toi
Ouvre les yeux pour une fois
Une équipe formidable
S'esquinte sur les tables
Satisfait haut la main ton ambition
Et tu fais fi de leurs réclamations

Dans l'autobus qui le conduit à son nouveau travail, Damien relit les

notes de son enquête. Il est soulagé. Aucun esprit malveillant ne guidait sa main. Le responsable de son malheur n'était que le représentant du syndicat. Bien sûr, celui-ci a pris son poste. Mais il a quand même obtenu une augmentation substantielle pour tous. Augmentation que comblent facilement son départ et celui d'Albert maintenant à la retraite. Encore une dizaine de rues et il arrive. Il peut fermer les yeux quelques instants. Un sourire se dessine sur ses lèvres. Aucun esprit malveillant.

Parfum du sud

En sortant du bureau, Pierre se rendra à la boutique dont les filles parlaient pendant la pause du matin. S'il pouvait trouver l'essence parfaite! Un mélange d'épices colombiennes, de cannabis et d'orange. Quelque chose qui rappelle ce voyage qu'il n'a pas fait et qu'il a amplement commenté ces jours-ci. Des parfums personnalisés, sur mesure, à sa mesure. Il faut compter trois jours avant de mettre la main sur la fiole. Et trois semaines de salaire. Et surtout, ne pas oublier de passer à la librairie! Aujourd'hui c'est la sonnerie du téléphone qui l'a sorti du merdier. Une cliente, une idiote qui portait un tailleur ridicule, chamois synthétique et boutons mal assortis, traverse le bureau et lui dit::

- Vous avez fait la Colombie?

Il répond qu'il y a passé quelques semaines tout au plus.

- Vous avez sûrement emprunté la Camina Perreros qui longe le Cauca et se rend à Manizales?

C'est là que le téléphone a sonné. Le libraire d'abord. Un ouvrage spécialisé sur la Colombie. Les revues ne suffisent plus. Le parfumeur ensuite. Pour prendre son temps. Aller au bout de l'expérience olfactive et mettre au monde une fragrance de vérité: la sienne. Sa voiture est stationnée à dix minutes

du bureau. Il doit traverser la foule opaque. Foule sans jambes, sans visage. La voir rouler comme une coulée de lave. Pourfendre un millénaire de microbes en retenant sa respiration et chercher désespérément la brèche d'où sortirait une bulle de pureté. La Nissan l'attend entre un camion de livraison et le trottoir.

Tout a commencé la semaine dernière. Il revenait de vacances. Au bureau, une nouvelle dessinatrice avait rejoint l'équipe du département de publicité. Rousse, chemisier signé, des yeux noisette et des ongles parfaits. Elle portait sur chaîne d'argent une pierre enchâssée qu'il ne pouvait quitter des yeux. La pierre, le chemisier, la poitrine, il ne savait plus très bien ce qui l'attirait. La question partit de quelque part.

- Dis donc Pierre, où t'as passé tes vacances finalement?

Impossible de répondre Plattsburgh. Pas devant elle. Il fallait penser vite. Sur un calendrier qu'on n'avait pas pris la peine d'accrocher, on pouvait voir les Rocheuses flotter sur le lac Louise.

- Colombie

Et la belle qui s'exclame: L'Amérique du sud! J'ai toujours rêvé d'y aller! Un copain de travail rétorque aussitôt.

- Tu ne devais pas aller à...

Pierre s'empresse de lui clouer le bec en criant: Paris? Et là tout

déboule. Une histoire d'attaché commercial qu'il a rencontré. Un billet d'avion échangé. Il n'arrive pas à contrôler le débit. Il ne doit pas perdre contenance. Être sûr de lui. Trouver des phrases qui soient à la fois précises et vagues. Quoiqu'il ne craigne pas trop la bévue, ses collègues ne sont certainement jamais sortis du pays...

Charlie. C'est son nom. Elle tire, trace, pointille, tourne la plume dans ses cheveux pour mieux réfléchir. Il ne la quitte pas des yeux, l'attire, l'enlace, vacille et tout tourne autour de lui. Elle a placé sur son bureau une amphore. Il s'agit d'une petite lampe qui consume des huiles essentielles, purifie l'air et retarde la déchéance de l'âme. En fait, elle n'est là que les mardis et mercredis et quoiqu'elle adore les fleurs, qu'elle aurait souhaité la compagnie d'un cyclamen ou d'une violette, elle ne peut se résoudre à les négliger si longtemps.

Les feux de circulation sont vraiment synchrones. La Nissan paralyse à tous les mille pieds sous le regard narquois des rouges. Et si Charlie lui demandait des précisions sur le trajet? La compagnie d'aviation? Les transferts? Il croit bien avoir remarqué une agence de voyage à quelques rues de la librairie mais n'en est pas certain. A cette heure-ci les boutiques sont presque vides. On pense surtout au repas à faire, à prendre ou à acheter. Dans la vitrine, Pierre aperçoit un commis qui érige une pyramide de *best-sellers*. Il entre. Comme il s'agit d'une grande surface, la recherche risque de se prolonger au-delà du souper à prendre. Il regarde l'ensemble. L'impatience le gagne peu à peu. Il se dirige vers le fond, revient vers l'avant, saute d'un résumé à l'autre, refait le tour d'un présentoir trop chargé, s'attarde encore et encore et renonce.

- Vous cherchez quelque chose en particulier?

Il craignait que cette question ne l'assaille à un moment ou à un autre. Le libraire fonce maintenant sur lui. A la place des yeux, le regard placide du meurtrier. Il est vrai que depuis une heure il a sûrement déplacé tous les livres des sections histoire, géographie, politique et sciences naturelles. Sans oublier le rayon gastronomie. Résultat: la Colombie n'existe pas et le libraire insiste.

- Vous pouvez consulter sur ordinateur si vous avez une idée de ce que vous cherchez.
- Je cherche une contrée disparue. Du genre Atlantide.
- Il faudrait voir la section Ésotérisme monsieur.

Il y avait du mépris dans sa voix. Pierre en est certain. Aucun ouvrage sur la Colombie c'est impossible, ça tient du complot. Il n'y a pas qu'une librairie. Il faudra chercher ailleurs. La parfumerie est à l'autre bout de la ville. Un espace de stationnement à parcomètre est heureusement disponible devant la boutique. Des rideaux presque opaques camouflent l'intérieur et on y accède par un sas ventilé qui doit probablement supprimer les puanteurs de la rue.

- J'ai rendez-vous avec madame Anna.

L'homme qui se tient debout devant Pierre est plutôt grand, plutôt gras et est vêtu d'une ample chemise de jersey bleu pâle qui descend jusqu'au genoux.

- C'ssssest moi. Je vous prrrrie de me ssssuivre. Je vous zzzzattendais.

Battements de cils, voix caressante, madame Anna saisit Pierre sous le bras et l'entraîne dans l'arrière-boutique. Il est vrai qu'il s'était déjà modelé l'image de la parfumeuse typique. Femme d'un certain âge, avec une certaine expérience et un certain sourire dessiné en permanence sur un visage lisse comme une coquille d'œuf et aussi expressif que le papier glacé d'un magazine. Mais tout de même une femme. Aussi femme que Pierre est certain d'être un homme. Claude, un copain de bureau homosexuel avoué et fier de l'être, ne l'a jamais gêné. Mais les déguisements, les faire semblant, le mensonge, ça il ne peut pas. Le fauteuil de cuir souple couleur peau dans lequel il s'installe dégage un indéfinissable parfum. Madame Anna s'est rapprochée. Elle se déplace sur un tabouret roulant, s'immobilise droit devant Pierre et lui prend les mains.

- Laissssez-moi vos mmmmmmmains que j'en apprécie l'hummmmidité. Vous savvvvez que les hummmmeurs corpprrrelles jouent un grand rrrrôle dans l'efficassscité des parrrrfums.

Pierre a les mains moites et madame Anna n'y va pas de main morte. D'un geste rapide et précis elle défait maintenant la chemise de Pierre et l'écarte largement sur les épaules.

- Je dois palper le torrrrse et observer commmmmmment la peau réagit à cerrrrtaines essssssences. Laissez-vous enduirrrrrre. Vous verrrrrez, c'est agrrrréable. Elle saisit un flacon sur la table d'à côté et l'arrose abondamment tout en haletant. Vous êtes tendu monssssseur Pierrrrre!

Pierre n'est pas tendu. Il est excédé. Terriblement excédé. Il lui faut tout

de suite sortir de cette impasse. Les grosses mains huileuses de ce *parfumiste* le dégoûtent. D'un bond il se lève et envoie la dame à roulettes paître sur les essences.

- Je dois partir tout de suite! J'ai complètement oublié un document important à remettre à un client!

Anna hurle à déchirer les murs. Deux bellâtres aux yeux maquillés et aux muscles saillants bondissent dans la pièce et s'emparent de Pierre qui, d'à moitié nu se retrouve complètement nu sur un matelas de satin jaune. Pierre est maintenant blanc. De peur. Ses poignets et ses chevilles retenus fermement, madame Anna peut maintenant enduire. Elle y prend un plaisir évident. Les bellâtres aussi. Plus la température monte dans la pièce et plus il devient froid. Pierre supplie Anna et réalise qu'elle en raffole. Il doit tenter le tout pour le tout. Flatter la belle et lui promettre de revenir. Avec un ami qui « en est ». Elle marche. Il se rhabille.

Le sas ventilé lui paraît interminable et l'air de la rue sublime. Il réalise que des passants le regardent se boutonner et remettre la chemise dans son pantalon. Un grand blond s'avance vers lui et l'examine avec insistance. De l'autre côté de la rue deux garçons dans la vingtaine se tiennent par la main. A moins que l'un d'eux ne soit une fille. Il ne sait plus. La Nissan. Vite! Partir d'ici! Fuir ce quartier! Il tremble en essayant d'introduire sa clef dans la porte, réussit enfin, plonge sur son siège en verrouillant de la gauche et démarrant de la droite. Dans le rétroviseur il aperçoit le blond de tantôt dans les bras de ce qui semble réellement être une fille. Et alors? Quelle importance? Les orientations sexuelles

des autres ne le troublent pas du tout. Lui est aux femmes. A Charlie.

Il a complètement oublié l'agence de voyages en sortant de la librairie. Maintenant il est un peu tard. Depuis cette histoire de Colombie son emploi du temps est surchargé. Lui qui allait voir au moins un film par semaine n'est plus sorti depuis un mois. Le prochain film c'est avec Charlie qu'il ira le voir. Mais pas avant d'avoir terminé sa recherche sur la Colombie. De s'être imprégné du voyage. D'être certain de ne pas perdre la face. D'ici là il doit freiner ses élans. Se tenir loin d'elle. Et elle prend toute la place.

C'est enfin mardi. Chaque fois qu'il la revoit quelque chose de plus apparaît en elle. Aujourd'hui c'est sa voix. Une voix chaude et un peu saccadée. Charlie est de père arménien. Tout le monde l'aime à l'agence. Enjouée, attentive et créative à outrance, elle incite toute l'équipe à se dépasser. En quittant le bureau elle passe près de Pierre et lance à travers un sourire:

- On va dîner avec les graphistes demain, tu te joins à nous?
- Je...mais bien sûr! Ça me fera plaisir...
- Salut! Ne travaille pas trop tard!

Elle est partie. Elle a laissé son parfum. Pierre voudrait fabriquer une bulle de verre, là, tout de suite. Bien sûr que non, il ne pourra pas dîner avec elle. Pas si tôt. C'est trop vite. Il n'est pas prêt. Comment faire pour s'en sortir? Il souffre horriblement. Il se voit déjà cherchant le moyen de s'asseoir à côté d'elle au restaurant, provoquer le hasard, réussir, exulter pendant tout le repas en espérant le frôlement de son bras sur le sien, peut-être même un genou, par

mégarde, qui sait? Les agences de voyages sont plutôt disséminées dans la ville et le mieux serait de se renseigner d'abord par téléphone. Seulement deux agences offrent des excursions en Colombie. Voyages insolites inc. et Trajet-passion enr. Elles sont évidemment situées aux antipodes l'une de l'autre. La plus près fera peut-être l'affaire.

Après avoir gavé sa voiture d'essence Pierre se lance à l'assaut de l'agence. Si le prochain feu est vert c'est que la démarche sera positive. Il est vert. Le quartier et la vitrine sont réglos. Sa dernière expérience a laissé des séquelles. C'est un homme anxieux et carrément tendu qui franchit le seuil de Trajet-Passion. Sur les murs de la pièce bien éclairée se déploient des mers trop bleues, des sables trop blancs, cascades, forêts vierges et crocodiles. Tout à fait le genre de voyage qu'il ne ferait jamais.

- Bonjour! Je peux vous aider?
- Oui. C'est pour la Colombie.
- Vous tombez pile, une expédition part dans trois semaines!
- Ce n'est pas pour tout de suite. Je voudrais surtout de l'information sur le voyage.

Vous savez, avec ce type de voyage, on n'est jamais certain d'une fois à l'autre de refaire exactement le même circuit. Un éboulement bloque une route de montagne, des pillards vous délestent de tout ce que vous possédez, un membre du groupe attrape un virus qui s'étend à tout le monde...la vraie vie quoi!

- C'est toujours comme ça?

Pierre n'est pas emballé du tout. Il ne comprend pas qu'on puisse jouer les grands explorateurs et devenir victime de son propre cinéma.

Voyant la mine que fait Pierre, la conseillère précise:

- Ici on n'offre pas de forfaits dans les hôtels américains de Bogota!
- Des dépliants ça serait bien. Et des informations sur les départs, le trajet, les transferts.
- Si vous y tenez vraiment, je peux vous laisser un film. C'est un documentaire réalisé l'an dernier lors d'une expédition. Vous laissez un dépôt et vous me le rapportez avant dix jours.
- Ça c'est parfait! Je le prends.

Pierre quitte l'agence, la Colombie sous le bras. Ce soir il voyage.

Le film fait vraiment amateur. Un cinéaste à dos de mulet n'aurait pas fait mieux. Des coupures partout. Et parfois des écritures pour marquer le nom des endroits.

« Une portion de soleil écarlate s'accroche encore à l'horizon. De l'autre côté, à l'est, un homme à cheval descend la pente abrupte du Pandoro. Il s'immobilise un long moment pour contempler les feux du village encore en éveil - - - Dans le village de Carmi, une jeep rouillée s'arrête tout près d'une maison au toit de tuile. La lumière jaillit d'une fenêtre étroite devant laquelle une silhouette s'assoit et

semble écrire - - - Un lever de soleil magnifique et la route, la route déroulant comme une fuite lente et parfois dans les branches, un serpent, chats sauvages et fleurs géantes. Près d'une maison bleue une enfant se balance - - - Plus loin dans la vallée un berger somnole sur une pierre pendant qu'on broute autour. Un sentier étroit, une orangerie. Des femmes cueillent les fleurs d'orangers - - - L'intérieur d'une maison de paysan. Le modernisme s'est absenté mais la couleur y est. Un homme et une femme sont assis dos à dos - - - Une femme toute droite dans le soir regarde le ciel. »

Les images continuent de défiler en scènes décousues, souvent sans intérêt. Il y a de quoi rester sur sa faim. Pierre doit se surpasser en imagination pour se mettre dans la peau du voyageur qui revient de là.

Aujourd'hui au bureau c'est une journée Charlie. Pierre n'en revient pas de l'effet qu'elle produit sur lui. A trente ans il est victime d'un premier coup de foudre. D'accord, il s'est tout de suite mis les pieds dans les plats, mais il pourra bientôt, riche de son expérience colombienne, conjurer le mauvais sort qui s'est abattu sur lui depuis le premier mensonge. Il en a assez maintenant de se tenir loin d'elle, voudrait s'en rapprocher, la connaître mieux. C'est elle qui prend l'appel pendant que Pierre est déjà sur une autre ligne. Elle lui fait signe, il n'a pas le temps de répondre et lui montre un papier pour qu'elle prenne note du message. Il est encore occupé au téléphone lorsqu'elle passe près de son bureau en allant au café et qu'elle y dépose le papier.

*« Rappeler Agence de voyage Trajet-passion
Trouvé autre information sur Colombie
Prix des billets et dates »*

Pierre échappe le combiné, le reprend, s'excuse et termine la conversation aussitôt. Comment a-t-il pu laisser ses coordonnées du bureau? Il en devient idiot à force de vouloir cette fille. Que va-t-il pouvoir lui dire?

A Charlie qui ne demandait rien, il a bafouillé que cette agence lui communiquait avec beaucoup de retard des renseignements qu'il avait demandés un mois plus tôt. Que de toute façon il avait opté pour Voyages insolites inc. qui offrait un circuit franchement plus intéressant.

- J'aimerais bien que tu me racontes ton voyage si tu ne rates pas le prochain dîner. On va dans le quartier chinois demain!

Il est désarmé par son sourire. Il se sent maintenant prêt. Il y sera c'est certain.

Pierre n'a presque pas dormi. Il s'est rasé de près, parfumé et a repassé dans sa tête des tas d'extraits du film sur la Colombie. Au bureau il se concentre difficilement. Tout le monde s'affaire dans le ronronnement quotidien jusqu'à ce qu'un éclat vienne briser cette laborieuse harmonie. C'est Jean-Denis, le courrier sous le bras. Dans sa main droite il exhibe une carte postale.

- Hé! Tout le monde! Une carte postale adressée à l'équipe.!

Elle a mis du temps à arriver, cette carte de Plattsburgh, et Pierre qui envoie machinalement des cartes postales un peu partout, avait complètement oublié son existence!

Ligne de vie

Faire demi-tour et rouler encore une heure. Revoir au loin les scintillements de la ville et goûter à l'avance le vide. Il a l'odeur et la froideur de l'asphalte trouée, l'indifférence révélée de toutes les histoires qui se déploient de l'autre côté des murs, dans l'infini dérisoire. L'absence de toi, de tes yeux que je pourrais dessiner. Non pas que j'aie le moindre talent. J'en ai seulement l'empreinte coulée au fond des miens. Tu es la terre, l'océan et toutes les langues du monde réunies. Tu es ma démence. Je la cultive au fil des routes nouvelles quand les soirs sont chauds, quand les soirs sont pluie, quand les soirs sont toi.

Pour la première fois ma voiture a sa place. Une toute petite place juste à côté de la porte arrière de mon appartement. Si je sors la nuit, je n'ai rien à craindre. Je fais trois pas et j'y suis. La lumière fade des lampadaires se dilue sur mes fauteuils, mon bureau, ma bibliothèque, mais je n'allume que ma lampe de travail. Oublier le reste. Oublier aujourd'hui. T'oublier. Écrire. Trois fois déjà que je refais ce chapitre. En une seconde: effacer. C'est facile. Pas de montagnes de papiers. Ni de fumée. Effacer. Je n'arrive pas à le faire avec toi. Effacer. Entre chaque mot, entre chaque lettre tu te glisses.

Marianne a ses maladresses. Juste assez pour refaire l'équilibre de sa trop grande perfection. Une maladresse calculée, sournoise. Elle lève son verre, trinque au succès d'André, n'y croit pas et regarde discrètement sa montre. Le

gâteau va brûler dans dix minutes. Des filigranes dorés s'agitent dans les yeux d'André. Renvoient de vraies flammes, d'un vrai feu dans la cheminée. André n'a pas de flamme. Seulement de la suffisance, l'arrogance de sa beauté et de son succès. Il s'est rapproché d'elle et tout à coup il lui paraît plus costaud, plus grand. Le sexe à l'impératif présent. Il décroche le plus gros contrat et va baiser Marianne. Le gâteau brûle. La libido suffoque dans la fumée qui s'en mêle.

Effacer.

Marianne c'est mon anti-moi. Je suis imparfaite et mes maladresses sont aussi fortuites que spectaculaires. Il y a des gens autour de nous. Ton regard force le mien et il m'atteint jusqu'au bout des doigts. Je l'esquive. Je voudrais y plonger. Je ne veux que ça. M'abandonner totalement. Pour un instant ou pour l'éternité. C'est pareil. J'ai peur. Je bafouille une sottise en réponse à une autre pour détourner l'attention. Je réussis.

Elle tombe comme un éléphant dans une tasse de café. J'essaie de repêcher la maladresse, d'effacer. J'écirais un roman à l'eau de rose et il ne serait lu que par toi. Tu as ta maison d'édition, je te propose un manuscrit. L'histoire de nous deux. Je change les noms, les dates, les lieux et la couleur de tes yeux. Mais tu te reconnais. Parce que c'est toi. Ta voix, tes phrases entrecoupées de silences, tes sarcasmes, ton intelligence, tes rires. C'est toi qui me dis que je suis belle quand je n'y crois pas. Toi qui t'éloignes, moi qui suis perdue.

Marianne et André m'exaspèrent. Comment peut-on à la fois inventer une histoire et démolir la sienne? Je résume . C'est lui qui la dépose chez elle en

sortant du bureau. Il insiste. Marianne n'a pas l'intention de finir la nuit avec lui. Pour un verre ça va. Dans un bar. Juste le temps de deviner un peu ses faiblesses. Ça pourra toujours servir. Ses forces elle les connaît: opportuniste, rusé, complaisant et bas. Mais ce contrat elle y tenait. Il était à elle. Quatre ans qu'elle est dans la boîte et lui arrive. Elle le met au parfum, dénoue pour lui les ficelles complexes des rapports d'influence. Il était horriblement séduisant et elle s'est prise au piège. C'est à elle maintenant de jouer. De jouer dur. Il ne rencontrera que des embûches. Elle lui fera perdre des documents et rater des rendez-vous importants. Elle modifiera subtilement des données dans ses dossiers. Elle fera en sorte de côtoyer ceux avec qui il travaille juste assez pour le discréditer à leurs yeux. Au compte-gouttes. En ne laissant rien paraître. Et après? La sonnerie du téléphone.

J'ai mis n'importe quoi dans ma valise. Des jeans, quelques gilets, des livres. Je n'arrive pas à me décider et j'en ai mis beaucoup. Le plus difficile sera d'atteindre demain. Dormir. Il le faut pourtant. Cinq heures de route pour rejoindre cette petite maison au bout du monde. Quand Solange me l'a proposée l'hiver dernier je ne me sentais pas prête. Au téléphone il y a une heure, j'hésitais encore. En fait, elle ne me l'a pas proposée. Elle m'a obligée. L'air pur, la nature, les oiseaux et le silence. Le silence forcé. Insupportable. Tu feras une rencontre avec toi. Tu devras l'affronter et ce n'est pas facile. Mais tu en sortiras gagnante, plus forte, plus solide. Je risque. Je n'ai rien à perdre. Ma fragilité me noie et je n'arrive plus à écrire. J'ai un mois.

Je roule vers le nord avec le soleil à droite. Tout orange, tout étalé. A mesure que j'avance il prend de la force. Rapetisse. Peut-être je suis comme

lui. Toute étalée. Solange m'a dit d'observer. Qu'en toute chose il y a une leçon à tirer. Souvent j'ai roulé vers le nord, le soir, vers le noir. Pour fuir à demi. Fuir chez moi. Fuir moi. Te fuir. Revenir. Aujourd'hui c'est différent, c'est vrai. Je ne reviens pas. J'irai questionner ma folie.

Après le dernier village, j'ai mis une heure à trouver l'endroit. J'ai dû m'informer à plusieurs reprises, ce qui m'aura tout de même permis de connaître un peu mieux les lieux. Et les gens. La dernière personne à qui j'ai parlé a souri lorsque je lui ai parlé de la maison de Solange Boismenu. Vous ne pourrez pas la rater! M'a-t-elle dit. En effet. Après quelques kilomètres de route en serpentin, j'ai remarqué la boîte aux lettres. Un chat de métal s'y dresse. Tient lieu d'adresse. La maison est petite, basse, toute de bardeaux peints. De bleu. D'orange. On dirait une maison de bonbons. Elle est à la fois drôle et touchante. On y accède par une allée bordée d'hydrangeas et une étroite galerie en fait le tour. Je cherche la clé sous le tapis et le cœur battant j'ouvre la porte avant. J'avoue que je m'attendais à une collection de toiles d'araignée et une bonne couche de poussière. Solange a pensé à tout. La maison est propre et un bouquet de fleurs fraîches sur la table me souhaite la bienvenue. Je dépose mes bagages dans le salon et retourne dehors. Je suis épuisée par le trajet et la grosse balançoire de bois devant la galerie m'attire beaucoup. Balance, balance, ferme les yeux et respire la brise chaude. Elle transporte le chant des grillons et des feuillages en timides ressacs. Mes pensées se bousculent. je ne sais pas ce qui naîtra. Je n'essaierai pas d'écrire. Juste un mot, une phrase, une leçon.

Peut-être une fable...

Plage de sommeil et d'éveil, je n'ai presque pas fermé l'œil de la nuit. Allongée à tes côtés, ma tête sur ton épaule je sens ton souffle. Je me soude à toi comme l'oxygène à l'air. Inséparablement libre. Je t'ai rejoint dans cette ville que je croyais connaître. Je t'attends à la sortie du travail, te suis, ne reconnais pas la rue ni le petit café dans lequel tu disparaissais. Le temps s'arrête. Je refais tous les scénarios et franchis la porte. La chaleur du dedans me pique les joues. Dans mes oreilles des battements s'amplifient. Tu es là. Tu es resté debout cherchant une table. La neige colle à ton écharpe, s'agrippe à tes cheveux. Tu te retournes, je suis devant toi. Je ne dis rien. Tu ne dis rien. Dehors dans l'hiver qui fige et qui tue nous marchons en silence. Chez toi est tout près. La porte verte. Un escalier. Tu enfonces la clé dans la serrure et je pose ma main sur la tienne pour t'arrêter. Je dis: « Je voudrais que tu saches... » Tu presses un doigt sur mes lèvres et en poussant la porte tu me dis: « Je t'attendais ». Un claquement sec brise le silence. Le discours hululé de quelques oiseaux de nuit reconduit ma détresse jusqu'au matin. Peu m'importe. Je dormirai bien un jour.

Aujourd'hui le temps magnifique m'incite à marcher un peu et à explorer la petite route de terre qui passe devant chez moi. J'arrive à peine à voir les oiseaux que j'entends mais leurs chants m'accompagnent et c'est déjà bien ainsi. Je compte trois autres maisons très espacées avant que le chemin ne fasse demi-tour devant une immense prairie où broutent quelques moutons. Je les observe un bon moment. Paisibles, confiants, vêtus de laine bouclée, visage noir et boule blanche. Ici on ne mange pas pour vivre mais pour mourir. Dodu. Des noisetiers bordent le champ. Dans leur feuillage des bouquets de cactus cachent peut-être des noix. Je n'y toucherai pas. Je reste là un bon moment. J'aperçois plus loin une large pierre aplatie sur le sommet et chauffée par le soleil. Elle m'attire. Malgré sa

dureté évidente, ses formes douces me tentent. Je m'y étends, m'y colle le dos.

Elle est paisible comme une pierre. Depuis combien de temps? Combien de gens se sont étendus ainsi sur elle? Les pierres ne racontent pas d'histoires. Elles en sont témoins. C'est tout. J'essaie de sentir les autres. Tous ceux qui se sont couchés là. Je les imagine comme moi remplis de désirs momifiés. Seuls. Seuls et habités d'un besoin de s'arrêter, de trouver, de se retrouver. Je ferme les yeux et sens le soleil à travers mes paupières. Des moustiques un oiseau et des pas qui s'approchent. Tu passais par-là. C'est naturel! Tu sors plus tôt de ton travail. La journée est splendide et sur le boulevard, des autobus ramènent les écoliers. Un feu rouge devient vert. Tu descends la deuxième rue et laisse la voiture près d'un trottoir. Sous tes pas le macadam éclate, se désagrège, devient cailloux, devient le sable et le gravier d'une route de campagne. Un tout petit chemin bordé de noisetiers. Tu avances étonné. Aperçois des moutons là-bas, à droite. Et à gauche moi. Sur une pierre. Tu t'es penché et me racontes une histoire. Il est question d'un mélomane meurtrier qui attire et tue des musiciens dans le château qu'il habite. Il les fait rêver, crée pour eux des illusions. Ta voix traverse la pierre, me soulève, me transporte en ce château. Je ne suis pas musicienne, je n'ai rien à craindre. Rien à craindre que toi qui foudroies mon âme. Les musiciens sont morts. Ta musique me brise. Je ne te retiendrai pas. Des moutons se rapprochent et broutent juste là. Un bêlement me surprend. Je me relève étonnée de n'avoir pas les os brisés par le matelas minéral.

Au retour je distingue près d'une maison toute blanche, une femme accroupie dans les fleurs. Peut-être des rosiers. Sur cette petite route, les piétons sont rares. Elle me remarque, s'approche, se présente, me demande si je suis

l'invitée de Solange, me souhaite la bienvenue. Nous faisons ensemble le tour de son jardin et je reconnais les fleurs du bouquet sur la table. Louise Dupré est enseignante dans le village voisin et passe l'été dans la verdure. C'est sa passion. Nous parlons longtemps. Il y a en elle une plénitude évidente, une façon d'être bien qui va de soi. Comme un bonheur qui à force d'y croire se développe bien au-delà de la souffrance et des tracasseries quotidiennes. Elle me plaît. Je reviendrai.

La maison de bonbons me lance un clin d'œil au tournant du chemin. Je reprends la clef laissée sous le tapis. Je n'ai pas pensé à lui. Peut-être une fois, étendue sur la pierre entre le sommeil et le rêve. J'ai choisi une chambre à l'est. Par sagesse beaucoup plus que par goût. Je me couche et me lève avec le soleil et cela est sain. Enfin je l'espère! Parce que j'ai du mal à dormir avant deux heures du matin et cet audacieux soleil m'aveugle dès six heures. Ça passera. Dans la maison il y a trois chambres, toutes au deuxième. Au premier: la cuisine, la salle à dîner et un grand salon. Sans télévision. Sans téléphone. De la couleur partout. Du jaune éclatant, bleu ciel, rouge framboise. Un bain thérapeutique de couleurs gaies. Je crois bien avoir vu des framboises le long du chemin. J'irai voir demain. Je n'écris pas. J'essaie de ne pas penser. Flâner toute la journée dedans, dehors. Manger. Dormir.

Hier j'ai retrouvé les framboises, en ai ramassé un bon plat. Aujourd'hui j'allais au village à pied chercher de la crème. Au retour j'avais avec peine. A chaque pas, des crampes au mollet me faisaient souffrir. Quand le chat perché sur la boîte aux lettres m'a fait signe, j'en ai éprouvé un réel soulagement. J'ai grimacé une dernière fois en m'accroupissant devant la porte pour prendre la clef

sous le tapis. La clef n'était pas sous le tapis. Pourtant je l'avais bien mise là. Je fouille mes poches, mon sac, rien. Je pense heureusement à essayer la porte. Elle s'ouvre.

Sur une valise. Quelqu'un est entré avec la clef du tapis. Je crie sans réponse, fais le tour des pièces, personne. Je devrai attendre. Je m'assois et avale mes framboises une à une, sans penser à la crème, hypnotisée par la valise. Personne n'est venu. J'ai verrouillé la porte avant de monter me coucher tout en sachant très bien que l'inconnu a la clef. Je dis l'inconnu car c'est indubitablement un homme. Je n'ai pu m'empêcher d'entrouvrir l'insolent bagage. Délicatement, timidement, cela va de soi. Seulement pour essayer de savoir. Juste un coup d'œil. A peine. Des vêtements sports, des bas de coton, des slips sexy, un rasoir Philips, un après-rasage et des livres. Des *best-sellers*. Bon. J'ai tout fouillé. Et après? Je suis chez moi! Pour un mois. Privilège du territoire. Après plusieurs heures j'ai enfin réussi à m'endormir. Je me réveille sans penser à hier, descends l'escalier, me rends à la cuisine. Je l'aperçois un café à la main. C'était avant qu'il ne l'échappe.

C'est François, le mari de Solange, qui l'a invité à passer une quinzaine à la maison de campagne. Apparemment, Solange et François ne se sont pas consultés. Pour peu, il atterrissait dans ma chambre. Il en a choisi une au hasard et a dormi tout de suite, sans se douter que la maison hébergeait déjà quelqu'un. Nous finissons d'éponger le café sans rien dire. Un de nous deux devra partir. Je suis très ennuyée. J'allais entreprendre ma quatrième journée et voilà ce trouble-fête qui apparaît. Au fait je ne sais même pas son nom. Lui non plus le mien. Quelle importance? Nous avons conclu un accord. On habite cet endroit à deux à

condition de ne pas se parler. Il recherchait l'isolement. Moi aussi.

En une journée, la précieuse sérénité qui régnait dans la maison est remplacée par l'austérité d'un monastère. Manger en silence, se croiser sans mot dire, maudire cette situation embarrassante. Monsieur lit. Je l'observe. Il m'épie, je l'étudie. Il surveille, j'analyse. Je le fixe, il me dévisage.

Il s'appelle André. Travaille dans un bureau de courtage. Travaillait. Il est avare de commentaires. Est ici pour faire le point. Je le comprends. Je respecte ça. Je respectais. Ma curiosité l'emporte. Il prend un congé forcé. Est victime d'un complot. Ne saisit plus très bien ce qui arrive. Soupçonne quand même quelqu'un. On frappe à la porte. Ça ne peut être que Marianne...

Comme je n'ai pas le téléphone, Louise Dupré, ma voisine, est venue m'inviter à un souper qui aura lieu samedi. Elle aperçoit André. Nous lui racontons le quiproquo qui nous a mis en présence bien malgré nous. Je l'ai raccompagnée jusqu'au chemin et elle m'a proposé de contacter Solange. Je lui ai dit de laisser tomber. Cette situation est embarrassante mais peut-être pas sans issue.

Une semaine est passée. Nous nous sommes apprivoisés. Il parle défaites, fatalité. Comme si sa vie était menée par une plume démente qui le mettait constamment en échec. Il alimente mon roman et ne sait pas que sa présence ici est une parenthèse. Je savoure cette trêve peut-être plus que lui. Je lui réserve une surprise au prochain chapitre. Nous discutons tard le soir et je travaille une bonne partie de la nuit. J'ai déménagé ma chambre à l'ouest. André est probablement

très séduisant. Je n'en sais rien.

Ma vie s'écrit maintenant toute seule. Je n'y suis plus. Le personnage est parti hier se croyant rétabli. Je reste. Je m'établis. Toute chose m'envahit avec plus de vie qu'il n'y a en moi. Même les pierres. Je me nourris désespérément de tout en sachant très bien que rien ne pourra me rassasier. Et je poursuis. Inlassablement. Je regarde la journée qui meurt et le ciel est pur. Comme une insulte. Aucune trace. Aucun indice de toi. Peut-être la silhouette noir d'encre des montagnes sur l'ocre du soir...

Une musique à voir

Que j'éternue dans ma flûte en éclats sonores un peu gênants n'avait rien de tout à fait prévisible, quoique cette première nuit passée dans le manoir glacial de Barre ait laissé planer un risque de refroidissement.

Nous sommes arrivés la veille du premier concert. Quelques heures en après-midi pour se délier les doigts et acclimater nos instruments et nous voilà lancés dans ce contrat qui nous lie jusqu'à l'automne. Aux côtés de l'orchestre symphonique de Lyon: Fauré, Ravel, Milhaud, Poulenc, un répertoire que nous possédons dangereusement et qui ne nous demandera que peu de travail quotidien. Fort heureusement, car le domaine est magnifique et nous avons l'intention de nous y aventurer. Les jardins qui encerclent la propriété descendent à l'est jusqu'à un cours d'eau qui peut-être quelque part rejoint le Rhône en passant par Mornant. Le chemin le plus court pour Lyon se trouve tout au nord, croisant l'allée de chênes. Répétition à quinze heures, concert à vingt et une heures du jeudi au samedi. Entre deux interprétations, une exploration.

Notre pacte avec Barre est des plus satisfaisant. Les soirs de congé, nous lui offrons un concert improvisé et imposé. C'est à l'heure du déjeuner que dans le grand salon jaune nous est révélé le nom des pièces au programme. Nous l'attendons dans une grande fébrilité. Au onzième coup de l'horloge apparaissent

en un mouvement d'arabesque, deux jeunes filles au teint de porcelaine attachées l'une à l'autre au poignet par un ruban de satin noir. Elles s'inclinent devant nous dans un élan gracieux et déposent doucement sur la table de verre deux fleurs de papier fin qui se déplient en un carré parfait et sur lesquelles sont inscrites les pièces au programme de la soirée. Entassés sur les causeuses Napoléon qui font face au foyer, s'emmêlent dans la chaleur des braises qui ont traversé la nuit, le plaisir de la découverte et l'angoisse, douce angoisse, de la réussite.

Les partitions entièrement manuscrites de la collection sont classées selon un système tout à fait dépourvu de logique. Codalie qui a mis trois heures hier à mettre la main sur une sonate, prétend qu'il n'y a pas de système mais Bois s'acharne et nous jure qu'il éclaircira le mystère. Le mieux serait de se diviser la tâche.

En fait, Barre exige de nous l'interprétation de deux pièces ou extraits de pièces d'une même époque. Mais de cette époque nous nous devons d'être empreints. Il faut donc avant même de passer à la lecture de la première note, avoir revêtu des habits, aussi bien classés que les feuilles de musique, dans les dizaines de chambres que compte le manoir. Nous aurons droit à un handicap supplémentaire aujourd'hui: adapter l'exécution musicale à des instruments qui n'existaient pas au Moyen-âge. Pendant que Bois et Arpe s'acharnent à mettre la main sur les inclassables partitions, je cours à l'étage avec Codalie en espérant trouver les vêtements qui conviendront. Comme si notre mission n'était pas suffisamment ardue, notre course et nos investigations d'une chambre à l'autre sont constamment arrêtées par des femmes qui bloquent l'entrée de plusieurs d'entre elles. Sortant de nulle part, elles apparaissent au moment même où l'on

tente d'en franchir le seuil. Gardiennes? Servantes? Gouvernantes? Habillées de blanc, quoique fort différemment, elles n'ont qu'un point commun: elles sont rondes, grosses, énormes. Nous verrons à trouver un moyen de les déloger, car leur présence complique grandement les choses.

Barre, notre hôte, ne nous est d'aucun secours. Nous ne l'apercevons jamais. Il nous fait l'honneur de sa présence au repas du soir et bien sûr au concert intime. Il parle peu ou pas du tout. Le seul conseil qu'il a consenti à nous donner à notre arrivée est de nous laisser imprégner du manoir et du domaine et que devant chaque situation délicate, une révélation apparaîtrait si l'on savait l'interpréter. Les détours, les hésitations, le travail pour arriver à nos fins n'ont toutefois rien d'harassant, puisqu'ils agrémentent nos journées d'amusantes façons. A force de tâtonnements, d'essais, d'erreurs, nous sommes arrivés à la même conclusion: Barre a raison: se laisser pénétrer de l'âme du manoir, voir au-delà de l'image peut faciliter toute entreprise.

Les vêtements ne sont toujours pas trouvés. Codalie, passablement essoufflée et les mains vides, surgit d'un corridor mal éclairé malgré le lustre énorme qui pend à s'en décrocher. Elle refuse de faire un pas de plus. Je me dirige vers l'aile Nord quand un bruit d'escapade dans l'escalier Ouest me fait changer de direction. Je m'y engage à peine quand ce bruit de pas rebondit d'où je viens. Trois fois je change de direction en essayant d'en déterminer et la source, et l'écho. Je trouve enfin la source sonore et non pas ce qui l'alimente. Une armée de souris? Des âmes errantes à petits souliers? Je trouve aussi, dans la chambre d'où venaient les sons, les vêtements « Moyen-âge » dont nous nous revêtrons aujourd'hui. Les petits pas m'ont guidée. Codalie m'a rejointe et nous

prenons un temps fou à sélectionner et agencer le tout. Les bras chargés, nous nous apprêtons à rejoindre Bois et Arpe qui, l'espérons-nous, auront mis la main sur nos indéchiffrables manuscrits. Entrées sans problème une heure plus tôt, nous nous butons maintenant à un mur de dames impossible à franchir. Elles assombrissent l'ouverture de la porte de leur corpulence et semblent pétrifiées là, le regard fixe, telles des gardes aux portes du parlement qui auraient grossi par sédimentation.

Se laisser pénétrer de l'âme du manoir... On fait quoi là?

Codalie s'impatiente et je n'en sais pas plus qu'elle.

- Et si on fermait les yeux pour mieux voir? On peut relaxer comme en coulisse les soirs de première!

Respirer. Respirer doucement. Se débarrasser de ce mur de femmes indésirables. Dos à dos, croulant sous le poids des tuniques, des robes, des coiffes et des escarpins, nous attendons. Ne penser à rien. Respirer doucement. Le son des petits pas se fait lointain. Un silence cassant nous enveloppe. Soudain, une boucle échappée de l'amoncellement de velours et de lin roule au sol. Les grasses bondissent d'un seul mouvement, s'emparent de la boucle et disparaissent. Au sol, une boule de la taille d'une balle de golf, sculptée dans une pierre cristalline. C'est une victoire. La solution du problème semble trouvée. Ces dames ne supporteraient pas de voir par terre un objet qui n'y a pas sa place. Mais pourquoi avoir laissé la boule?

Le salon jaune brille de tous ses feux. Nos compagnons travaillent déjà à transcrire la notation ancienne en signes reconnaissables. Arpe s'y connaît très bien et Bois lui sert pour l'instant de secrétaire. Comme le travail est achevé assez rapidement, Codalie propose que nous revêtions tous nos costumes. Nous avons le temps de poursuivre, avant le repas et la séance de pratique, l'exploration déjà amorcée du vignoble et des allées d'hortensias qui le bordent.

Le Moyen-âge sied bien à Bois. A moins que ce soit son sourire, la lumière traversant les grappes de raisins ou l'odeur piquante et sucrée du feuillage. J'ai une irrésistible envie de me rapprocher de lui, ce qui a l'heur de déplaire à Arpe qui s'éloigne avec Codalie. Tant pis! Nous nous étions promis de descendre à la rivière aujourd'hui si le temps le permettait. Je remercie intérieurement notre hôte de n'avoir pas choisi le dix-huitième siècle. Les jupons, dentelles et cerceaux qui le caractérisent nuiraient considérablement à mes déplacements. Il m'apparaît déjà fastidieux de pénétrer ce sentier étroit et couvert de branches.

Nous marchons depuis un bon moment quand mon ami me saisit le bras et me fait signe d'écouter. Je n'ai pas vraiment envie de m'écarter du sentier mais j'ai bien entendu une sorte de reniflement ou je ne sais quoi. J'hésite quelques secondes et m'élance à sa suite craignant de le perdre de vue. Nous débouchons sur une clairière où sont attelés dans un abri ouvert quatre petits chevaux roux. Étrange endroit pour un abri. Mais chez Barre, tout est étrange. Ce sont de belles bêtes. Malgré leur isolement, elles sont bien soignées, brossées, nourries. Une avoine fraîche déborde des auges et la limpidité de l'eau dans les chaudières nous laisse croire qu'elle a été remplacée récemment. Un petit bloc de sel est suspendu

à chaque mangeoire.

Pendant que je fais connaissance avec un des chevalets et que j'ébouffie sa crinière, j'entends Bois à l'arrière de l'abri qui m'appelle. Une large et profonde faille que les hautes herbes nous cachaient découpe le sol à moins d'un mètre de l'abri. De chacune des stalles pend une corde au bout de laquelle on aperçoit un nœud coulant. Elles se balancent au fond de la tranchée à côté de chariots à petites roues.

Cheval de potence. Un éclair dans nos yeux au même instant. J'entends battre mon cœur en rabattant les branches qui m'égratignent. Une seule idée: fuir cet endroit. Nous n'avons rien à dire du sentier retrouvé jusqu'à la rivière. Je me laisse tomber à côté de Bois. Cette vision n'a rien d'amusant.

- Qu'est-ce que tu en penses?

Je n'en pense rien. Mes idées se bousculent. Peut-être ces cordes servent-elles à l'accomplissement d'un travail sur la ferme? Les bêtes n'appartiennent peut-être pas à notre hôte? Mais l'image des quatre petites selles ornées de notes de musique me revient clairement à l'esprit.

- Il faudrait demander à Barre.

Regarder couler l'eau d'une rivière a un effet calmant. Tout relâche en moi. L'instant s'enveloppe d'une saveur d'éternité. Pourtant, cette douce thérapie est fâcheusement interrompue par une fatale conscience du temps qui passe.

- Le déjeuner doit sûrement être servi!
- Quoi?

Il n'y a rien comme l'estomac pour ramener certains hommes à la vie. Bois est de ceux-là. Le chemin est fait à rebours dans la moiteur de la matinée qui s'échauffe déjà. A notre grande surprise, Codalie et Arpe nous attendent dans le salon jaune. L'agitation se lit dans leur regard et je pressens qu'ils ont tout comme nous vécu quelque aventure des plus inhabituelles. Après leur avoir raconté la nôtre et les inquiétudes tout à fait légitimes qu'elle a provoquées, ils nous rapportent l'épisode non moins singulier qui s'est déroulé une heure plus tôt. C'est Arpe qui parle d'abord.

- On suivait l'allée derrière la maison du jardinier parce qu'elle devait mener à un pâturage de moutons sur le versant de la montagne. On a trouvé l'endroit sans problème. J'avais mon appareil-photo pour prendre à la fois les brebis du ciel et celles d'en bas, parce qu'à cette heure-là les nuages hésitent encore à s'envoler. Pendant que je gavais ma pellicule de toutes les beautés du monde y compris les chevilles de Codalie, provocation suprême émergeant du Moyen-âge, des voix graves et chantantes sont parvenues jusqu'à nous. Alors là, Codalie a fermé le journal qu'elle traîne toujours au cas où un moment de sa vie lui échapperait...

- Et tu t'égares encore et ta machine à parler s'embourbe!

Codalie qui n'y tient plus poursuit.

- Des noires! Quatre femmes noires tout près de nous qu'on n'apercevait pas

un moment plus tôt. Elles étaient pourtant colorées dans leurs tuniques aux tons criards qu'une débauche de colliers de perles et de verreries de toutes sortes reflétait. Bref, elles sont là. Elles chantent ou parlent dans un gospel qui forme canon avec la plainte des cigales et se regardent mutuellement l'intérieur des mains comme pour y lire, dans les lignes, une prédiction. Elles s'exclament de joie, de douleur, de peur. De temps à autre, à travers cette polyphonie surprenante, s'échappent des phrases. Et j'ai sur moi mon journal...

Codalie fixe Arpe qui regarde ailleurs.

- Je les ai toutes notées. Les mêmes revenaient sans cesse comme un refrain:

L'eau tourne emporte

Chagrin et vie

Éternelle mort mendie

Elles étaient ponctuées de plaintes et de cris. Arpe lui se contentait de me taper sur les nerfs avec sa damnée pellicule! Elle s'est défilée, elle a filé. Il voulait à tout prix immortaliser les dames exaltées. Il ramasse son barda et se met à courir vers le manoir pour aller chercher encore quelques mètres de son papier révélateur. Moi j'avoue que je n'avais pas envie de rester là toute seule. Je me lève brusquement et mon journal s'échappe pour débouler rapidement la pente. Les feuilles quittent la reliure et volent en tout sens. Je crie à Arpe de revenir.

-Et le chevalier sans peur et sans jaugeote s'élance les yeux fermés vers la belle éplorée!

Arpe fait le pitre et saute d'un fauteuil à l'autre dans des postures de combat.

- N'écoutant que sa naïveté, il est prêt à tout pour cette belle qui à n'en pas douter, s'attend à ce qu'il dévale la pente à plat-ventre pour attraper au vol ses tranches de vie qui s'éparpillent.

- Arpe, c'est ta salive qui s'éparpille! En fait, les quelques secondes écoulées durant cet incident ont suffi aux noires pour disparaître. Et mes feuilles aussi. Le vent pouvait les avoir transportées beaucoup plus bas. En explorant le sol à leur recherche, nous trouvons une multitude de timbres-poste grisâtres, presque identiques les uns aux autres. Nous en avons rapporté plusieurs pour les examiner minutieusement. Je me disais sur le chemin du retour vers le manoir, qu'en scrutant ces spécimens à la loupe on y découvrirait peut-être, connaissant l'extravagance de Barre, une écriture microscopique de partition d'orchestre. Mais au lieu de ça...

- Son foutu journal! Modèle réduit, pourtour dentelé et enduit de colle à l'arrière!

Pour nous remettre de nos émotions, nous décidons de nous attarder un peu au salon. Arpe a mis la main sur un opéra qu'aucun de nous ne connaît. De Mahler qui n'en a pas écrit. Influence wagnérienne et italien boiteux. C'est moi qui traduis. L'action se déroule dans une ville qui pourrait être New-York. Mahler habitait justement cette ville au moment où l'œuvre aurait été datée. Il dirigeait effectivement du Wagner au Metropolitan. C'est l'histoire d'une cantatrice déchue. Montée spectaculaire et descente aux enfers. Pourquoi l'italien? Pour l'épreuve? J'arrive à traduire des bribes... Dans la musique, le piano prend beaucoup de place. Et par la harpe, le bruit de l'eau. Sans scrupule et sans égard

pour ses proches, la diva escalade les échelons de la gloire en détruisant tout autour d'elle. Elle s'écroulera tout de même sous le poids de la vanité et du mensonge. Molto a bugias. A la toute fin, elle mendie sur les lieux mêmes de sa renommée. Des clochettes et des murmures ponctuent constamment la mélodie. Étrange opéra... Signé Barre probablement!

Le déjeuner est servi et nous abandonnons sans regret cette oasis musicale pour rejoindre la salle à dîner. La table somptueuse est garnie d'une telle profusion de victuailles qu'elle risquerait le naufrage si nous ne l'allégions pas régulièrement de ses cailles aux raisins, faisans, fromages, fruits et vins choisis. Nous avons cessé et de parler et de penser depuis un bon moment. Bois qui tentait de retirer de la pyramide de baguettes de pain une miche de seigle, fait tout dégringoler. Ce qu'il découvre sous cet amas a de quoi nous couper l'appétit.

Un sabre magnifique à la pointe rougie. Sang ou canneberges? La dinde n'est pas au menu. Pièce de collection ou message? Bois y perçoit de l'intimidation, Arpe une mise à l'épreuve et Codalie les excentricités d'un fou. Moi j'ai plutôt hâte de voir Barre et je propose que l'on amorce au plus vite la répétition du concert de ce soir. Trois courtes pièces qui demandent une bonne part d'improvisation. Arpe et Codalie enfin en harmonie font des gammes en tierce et moi j'essaie d'arrondir les graves de ma flûte mais je n'y parviens pas. La main de Bois est parfaite. Elle se pose et se déplace sur les cordes de la contrebasse avec une douceur, une grâce et une fermeté d'une sensualité incroyable. Ma concentration fait défaut. Barre ne se présente pas. Pourtant d'ordinaire c'est lui qui nous attend. Nous retravaillons les pièces encore une fois mais sans entrain. Un malaise nous gagne peu à peu.

Le salon où nous nous trouvons est tapissé de velours rouge et n'est éclairé que d'une seule fenêtre. Le mur qui y fait face est couvert d'un nombre effarant de diplômes et nous décidons d'aller fureter plus près. Ils sont superbes. Papiers, lettrages et sceaux de couleurs et de textures différentes, ils n'ont qu'un point en commun: l'étrangeté de leur provenance et des domaines d'études. « École des Vibrations », Bac en Alchimie; « Université des Initiés » Diplôme d'études supérieures en Nirvana; « École des Effacés », Maîtrise en Silence.

Un vacarme épouvantable nous tire de l'indiscrète investigation dans les brillantes études de notre hôte. Des coups viennent de partout. Comme si toutes les portes du manoir s'ouvraient et se fermaient en chocs successifs et parfois simultanés. Je ne crois pas aux fantômes. Mes amis non plus. Probablement que des travaux de rénovation sont en cours et cela expliquerait l'absence de Barre. Nous ne l'avons pas revu de la soirée, ni le lendemain. Bois en a averti les autorités locales et nous avons décidé de poursuivre malgré cela notre engagement. C'est le samedi à Lyon, pendant l'entracte, qu'un agent est venu nous informer qu'on avait retrouvé un corps. Les papiers qu'on a découverts sur lui appartenaient à Barre, mais il ne lui ressemblait pas du tout. Voilà bien Barre. Même dans la mort il est même et autre! Voir à travers, voir plus loin, aller au-delà des apparences, recréer la réalité, n'est-ce pas là son crédo?

Nous vivons toujours dans le manoir. Barre est-il mort? Nous n'en avons aucune idée... L'été est magnifique. Chaque jour nous apporte son lot de nouveautés. Bois a percé le mystère du classement des partitions. Il s'agit d'un système assez farfelu où le chiffre correspondant à la première lettre de l'oeuvre est additionné à son numéro et au nombre d'altérations à la clé. A cela il faut

ajouter le numéro de l'opus et, bien sûr, le nom de l'auteur chiffré. La Symphonie No.1 en Do mineur, Op.68 de Brahms est classée à la case 152 des rayons.

Les chevaux broutent encore, des dames noires chantent et crient. Nous nous débarrassons toujours des énormes femmes en échappant des objets dont elles se saisissent et un sabre traîne parfois sur la table ou sous un lit. De toute évidence, les personnages et les manifestations étranges qui surgissent aux quatre coins du domaine ne font ni plus ni moins que la musique dont chaque note échappée au fil de l'air se disperse et se métamorphose au gré de l'oreille qui la perçoit.

Château de Mornant, 5 août 1997

Doublevécé

Nom: Inconnu

Profession: Squatter

Peu m'importe mon nom. La merde appelle la merde et j'avance résolument dans cette direction. La tête ni haute, ni basse, fixée au centre de mes épaules, le cheveu rare, le sommeil rare, la manière et la chaussure polies. Vous m'avez sûrement rencontré si vous fréquentez de grands hôtels. C'est là que j'habite. En permanence. Une semaine à la fois. Vous êtes là pour un colloque, un symposium, une nuit d'épiderme? Regardez, suivez le motif moelleux des somptueux tapis, contournez les tables de marbre et de chromes rutilants, glissez sur le noir laqué du piano à queue et, en regardant bien à travers cet arbre exotique aux feuilles démesurées, vous me verrez près d'une imposante toile de verre qui tient lieu de fenêtre. Vous rencontrerez en fait mon journal. C'est lui qui me protège de vous, comme la toile de la rue.

Ce mois-ci j'ai un complet marron. Vous avez déjà vu un marronnier?

Moi pas. Je ne regarde pas à la couleur du vêtement. Il doit surtout bien m'aller. J'évalue d'un coup d'œil s'il est confectionné à ma taille. Les buanderies fonctionnent sans arrêt et j'ai repéré il y a longtemps déjà la section des tenues non-réclamées. Je m'habille de la frénésie des gens. De la hâte, de l'empressement généralisé. Je vous vois courir, lancer les clés et la monnaie au

portier, franchir le hall, disparaître dans l'ascenseur. Je suis des yeux les rondelles lumineuses. Trente secondes. Vingt-sixième étage. Vous reparaissez dans moins d'une heure, lavé, brossé, parfumé et encore pressé. Moi je ne regarde pas au temps qui passe. En fait, je ne possède pas de montre. Je ne possède rien. Je possédais avant de l'avoir été. C'était il y a vingt ans. Peut-être vingt et un. Je ne compte plus. J'ai déjà compté. Pour eux, pour elle. J'étais pressé. La vie d'hôtel me plaît. J'en ai étudié dans le moindre détail toutes les composantes. C'est une question de survie. Je n'ai pour tout bagage qu'une mallette noire qui me suit partout. Trouvée, bien entendu. C'est classique. On se tape un dîner à la hâte avant la réunion et la mallette qu'on avait posée par terre reste là. Je passe la prendre, quitte cet hôtel pour un autre et en vide le contenu dans un incinérateur. Votre travail d'un mois et la promotion envolés... Vous pensez vous pendre, votre femme vous quitte pour un autre et vous voilà seul comme un con tout nu devant le réfrigérateur. Vide. Assurément. C'est comme ça. Moi je ne dîne pas à la hâte. Je n'oublie pas.

C'est le matin. A cette heure-ci, les couloirs débordent d'activité. Moi je joue à cache-cache avec les préposés à l'entretien. Savon, serviette et shampoing prendront le chemin de ma mallette. Parce que je me lave. Tous les jours. Douche, sauna, piscine. Je dérobe aussi. Juste ce qu'il faut pour manger. J'ai risqué gros les premières fois. C'était avant de mettre la main sur les passe-partout des employés. Maintenant c'est facile. Je vole à l'oreille. Aussitôt que j'entends le chant de l'aspirateur je sonde les portes voisines. J'introduis ma carte avec doigté et lorsque la chaînette n'est pas mise, j'entre prudemment dans la chambre. Sur la table de chevet, souvent, deux ou cinq dollars. Petit pourboire que la ménagère n'aura pas car je l'utilise pour manger. Et pour boire. Monsieur

X passera pour un pingre, la préposée sera déçue et moi repu. Mais qui en parlera? Mon itinéraire varie d'un jour à l'autre, d'un étage à l'autre, d'un hôtel à l'autre. Ce travail terminé, j'aurai de quoi payer la journée, peut-être deux. Je ne règle jamais en petite monnaie. J'ai toujours sur moi de petits étuis à rouler. Je m'installe confortablement dans une toilette publique, siège baissé, jambes écartées, faisant face au réservoir, je pose les petits disques métalliques bien collés les uns sur les autres. Une rare sortie hors de l'hôtel: échanger les pièces métalliques contre des billets.

Un homme élégant franchit les grandes portes donnant sur le boulevard. Rasé de près, parfumé, il se rend au comptoir de banque qu'il a repéré plus tôt dans un bottin téléphonique. C'est moi. Je sers toujours le même baratin. A quelques nuances près. Mon petit-fils (ou petite-fille) a vidé sa tirelire (son cochon) et veut acheter un cadeau à sa mère. C'est un secret entre nous. L'employée me lance un sourire complice que je lui renvoie pour la forme. C'est émouvant. Avec un peu de chance elle ne me racontera pas la fois où son garçon a rempli le cochon-banque de gruau parce qu'il croyait que le faire engraisser ferait prospérer son investissement. Parce que moi j'ai faim et cent quarante dollars en poche. Le dîner m'attend.

Je reconnais ma table entre mille. Elle me fait signe au fond près d'une fenêtre. Pour deux. Moi d'un côté, ma mallette de l'autre. C'est moins risqué. Parce qu'il y en a qui osent. Excusez-moi monsieur, les tables sont toutes prises, je peux m'asseoir à la vôtre? C'est que...ma femme se laisse désirer... Pardon monsieur, je comprends...Et il sourit: C'est parfois long!

Vingt ans...c'est parfois long! Je reconquiers mon espace. Si je ne suis plus seul je ne pourrai plus vous regarder. Et c'est mon *modus vivendi*. Seulement vous regarder. Malgré ma faim, je savoure longtemps le menu. Un apéro en main, jamais le même. Pour l'aventure. Escalope de veau, huîtres ou canard. Je ne fais qu'un repas par jour. Le matin je prélève quelques fruits et fromages sur les cabarets qu'on a sortis des chambres et le soir on offre toujours au bar un assortiment incroyable de petites bouchées. Va pour la Fondue galloise au cheddar et à la bière. Soixante dollars c'est donné. Je prendrai même un dessert.

Une orchidée flotte au centre de la nappe dans une énorme coupe de verre givré. Tout près de ma table une femme est assise. Belle comme toutes les femmes. Menaçante comme toutes les femmes. Le mouvement de ses mains quand elle parle à l'homme qui l'accompagne fait sonner ses bracelets. Elle a beaucoup à dire. Elle trace en l'air ses émotions, ébauche une courbe, appuie certains mots de petits points piqués à l'index. Parfois, elle colore ses phrases de soupirs et de rires qui glissent tels ses bracelets le long de son bras, reviennent à sa main, à ses lèvres. Je la sens ardente, impétueuse, frêle. Indestructible et frêle. Je caresse un pétale de l'orchidée et ses yeux touchent les miens un instant, comme si elle sentait cette caresse. Je dis comme si? Elle sent cette caresse. A preuve je recommence. Son regard s'enfonce dans le mien. Elles sont toutes comme ça. Belles et menaçantes.

- Monsieur est prêt à commander?

Un mur a surgi cachant son visage comme une toile que l'on place devant l'autre.

- Certainement. Ce sera la Fondue galloise.
- Monsieur a fait un très bon choix!

Il est dans la vingtaine. Plus laiteuse que musclée. Un peu court mais élégant. Il met en pratique les rudiments de convivialité qui deviendront vite un second langage à l'intérieur de ces murs. Et à l'extérieur aussi. Déformation professionnelle oblige. Mariage habile d'aplaventrisme et de solennité. Pauvre jeune con!

- Monsieur désire autre chose?
- Plus tard peut-être. Un dessert.

Il reste planté là, hébété.

- Monsieur a dit un dessin?
- Dessert.

L'imbécile m'a fait rater le départ de la dame. J'espérais rencontrer une dernière fois ses yeux. Je me tourne vers la rue. Limousine et clochard se frôlent. L'une ne va pas sans l'autre. Comme une relation sado-maso. Les gros lancent des miettes aux petits affamés qui font la courbette pour remplir les poches des gros. Moi je côtoie la grosse gomme. J'abuse, j'escroque, je mange à leur table, je flâne dans leur sauna. Mais je ne couche pas dans leur lit. Eux ce sont des putes. Moi pas. N'empêche que j'aimerais bien un jour dormir dans un lit. Seul.

Squatter une chambre d'hôtel est trop risqué. On se fait prendre une fois et on a la photo placardée dans tout le pays. Il me reste les doublevécés. Dormir est un art et j'ai dû apprendre le sommeil tranché. Comme le pain. On s'en prend

deux tranches, on met dedans ce qu'on peut, on y cache ce qu'on veut et on avale après avoir bien refermé le sac. Une tranche derrière mon journal l'après-midi, une autre au bar dans le noir et dans un bon fauteuil. La garniture se situe quelque part entre la fermeture des bars et l'aurore. Et toujours dans les doublevécés.

T'as une sale gueule. La même qu'hier. Une gueule qui n'a pas d'âge. T'as la pourriture sous la peau et sur le dessus et c'est une pourriture d'avant qui ne part pas. Tous les gestes qui ont fait ce que tu es. Tous les gestes qui ont tué. Arrête de bouger! Je te parle. Ils sont là. Il n'y a qu'à toi que je cause pour vrai dans une journée, dans une année. Jamais tu n'as pu trouver d'excuses pour avoir trompé. Tes collègues, tes amis, tes clients. Ta femme. Tu te croyais Dieu, tu étais diable. J'aime te voir la tête sous l'eau. Tu me regardes hébété parce que derrière toi il y a la merde et devant il y en aura. Je n'ai qu'un geste à faire. Il est tard. C'est la tranche de sommeil que je préfère. Elle ne vient pas de l'épuisement. Elle vient de la satisfaction et elle est douce. Ton visage tourbillonne, se défait, disparaît. Je jubile. Je te chasse. Je tire la chasse. A demain.

Il n'y a pas beaucoup d'espace ici. Il fait froid et le plancher est de tuiles. Les tuiles, je connais. Une après l'autre je les ai reçues sur la tête. Je les ai fait tomber moi-même. Par vanité, par bêtise. Je choisis de préférence une toilette près d'un mur. Que je puisse m'y adosser. J'ai gonflé mon petit coussin de baignoire. C'est mon oreiller. Je dormirai jusqu'à l'arrivée du premier visiteur. J'attends son départ pour sortir. Pour dégonfler.

J'ai fait la tournée des chambres, cueilli quelques sous, un fromage, un croissant et des raisins. L'été il m'arrive parfois de prendre mon petit déjeuner

dehors. Dans un parc. Je ne laisse rien aux clochards. Quand il fait froid, je me contente d'un escalier. De secours. Personne n'y monte ou n'y descend. Je marche aussi beaucoup. Je lèche les vitrines des boutiques dans les labyrinthes souterrains. Des insectes s'y promènent, sucent la marchandise et grossissent à vue d'œil. Des paquets, des sacs énormes, des boîtes. Ils possèdent tous un petit entrepôt pour les garder à l'abri. Moi j'ai acheté le journal et remonte m'installer près de la grande fenêtre. L'après-midi tire à sa fin et les gens pressés se bousculent à l'accueil. On discute, on dispute. Chambre pour fumeurs vous en avez? Deux lits! J'ai demandé deux lits! En face de moi un jeune homme à mallette s'est assis. Peut-être attend-il quelqu'un? Il regarde distraitement une revue oubliée sur la table. Moi je l'examine minutieusement. Il a mon front, ma bouche. Il lève les yeux un instant pour répondre à une information. Il a mes yeux.

Et il a aussi ma voix. Je l'ai suivi sans perdre un instant. Tout près. Dans le même ascenseur. J'ai osé être là. Je lui ressemblais. Lui ne me ressemble pas. Dix-huitième étage. Chambre 1823. Je reste aux aguets. J'attends au moins une heure. Il sort sans la mallette et probablement pour dîner. En bas, il commande une bière et examine le menu. Je remonte à sa chambre, glisse mon passe-partout. La mallette s'offre à moi largement ouverte sur le lit. Des documents, des dossiers et une courte lettre. Avec mon nom à l'en-tête. Son prénom et mon nom. Il avait vingt mois quand Hélène m'a quitté. Elle lui a laissé mon nom.

Je caresse longtemps du bout des doigts sa signature. Belle, élancée, solide. Cette façon qu'il a de faire le « j » et le « t » me bouleverse. Je le tenais dans mes bras et je l'ai jeté à l'eau. Je l'ai jeté et j'ai tiré la chasse. Je n'ai plus

embrassé ses joues, ses cheveux, ses petits pieds. Je ne l'ai plus fait rire. Il ne m'a plus fait rire. En vingt ans je n'ai plus ri. Que des grimaces. Tout le monde est dupe mais moi je sais. Moi je sais qu'en dedans une source coulait en même temps que le rire.

Derrière mes grimaces c'est le désert. Je vais sortir de sa chambre. Il ne saura pas que je suis venu. Ce soir je le dirai à l'ordure dans les doublevécés. Tu avais une femme, tu avais un fils et tu n'as pas su les aimer. Je lui dirai qu'en dehors de l'amour on ne trouve que des artifices. Pour panser nos plaies, mettre du brillant, dissimuler.

Demain je laisserai glisser mon regard sur les somptueux tapis et vous me verrez tout petit à côté des tables de chrome et de marbre poli, derrière cet arbre exotique et le piano à queue. Vous me verrez dans cet hôtel. Ou dans un autre.

L'envers d'une toile

Emportée par la foule, elle plonge dans le métro Jean-Talon. Au départ comme à l'arrivée, le gros reptile de métal soupire et laisse échapper d'un bout à l'autre du tunnel des cris venus tout droit de l'ère secondaire. A chaque ouverture de portes, des milliers de kilos d'êtres humains sortent et entrent. Les parfums se bousculent. Chanel sueur après-rasage et ail se disputent le terrain. Les stations défilent. Jarry. Crémasie. Sauvé. Henri-Bourassa. Alexandra s'est levée. De la main gauche, elle saisit la barre verticale à côté de la porte. Elle regrette déjà de s'être postée là quand elle sent le coin métallique d'un porte-documents lui enfoncer la cuisse. Dans l'autre main elle serre un paquet. Une peinture signée Cosarfin qu'elle a gagnée aujourd'hui dans un concours à la fête de la rentrée.

On pousse. On veut sortir avant même l'ouverture des portes et on finit par être expulsé sans savoir comment. Billetterie, tourniquet, agents de sécurité et clochards-musiciens. Chacun à son poste. Elle a hâte de sortir. Le vent pousse les grandes portes d'en dedans et d'en-dehors à la fois. Les bloque. Ils parviennent péniblement à se faufiler. Elle et la toile. Sur le trottoir c'est la pluie, et l'air est saturé de monoxyde de carbone. De l'autre côté du boulevard, plus qu'un bus à prendre pour rejoindre la maison de ses parents. Chaque jour elle se paie la visite guidée d'au moins trois quartiers résidentiels et d'un parc industriel. C'est le prix à payer pour habiter cette ville-dortoir. Ce havre de piscine hors-terre et de patio

barbecue où elle s'endort chaque soir dans le ronflement du déshumidificateur, de l'air climatisé et de l'ordinateur resté ouvert. Dans un tiroir de sa commode, sous une pile de petites culottes, elle cache des regards indiscrets son journal.

Lundi 8 mai

Cours de philo. Drôle de mec. Ancien entrepreneur passionné de plongée sous-marine et mégalomane. Il a écrit un essai sur la pensée déchuée. « Le siècle vaincu ». La fête de la rentrée était « passipire ». Contente d'en revoir certains comme Enrico qui a passé l'été chez les siens au Nicaragua et Roxanne qui s'est donnée corps et âme à sa nouvelle passion: la photographie animale. J'ai accroché la peinture gagnée au pied de mon lit. Lignes, couleurs et formes de toutes sortes. En la regardant plus longtemps j'aperçois un coucher de soleil dans un désert parsemé de cactus. Un amas de pierres alourdit le devant de la toile, menace de tout absorber.

Alexandra replace son confident sous les cotons fleuris. Elle lira un peu avant de dormir. Demain elle devra encore explorer les lieux et chercher une nouvelle salle de cours.

Aucun problème pour trouver le local 1-121. Sur la porte fermée à clé on peut lire: Attention. Cours Histoire de l'art au 3-242. Alexandra qui se félicitait trop tôt tombe assise devant la porte, bien décidée à ne pas entreprendre seule la recherche du 3-242. Des étudiants arrivent enfin et l'un d'eux, exaspéré, leur signale qu'il arrive à peine de ce bâtiment 3 de l'autre côté du stationnement principal. Et il tente à arracher le campus. Roxanne est du groupe. L'exaspéré propose, malgré l'interdiction, d'emprunter les tunnels en construction. Quand il

parle, il se tient debout devant Alexandra et même s'il s'adresse à tout le monde, c'est elle qu'il regarde. L'accès n'est pas très loin. Le groupe décline l'invitation. Alexandra reste là. Ils sont tous partis.

Il a les cheveux noirs et le nez volontaire. Corps élancé. Un brin crâneur au fond des yeux. Elle l'accompagne. Un escalier. Un couloir. Au fond, de grands panneaux de bois sur lesquels on a placardé des « Défense de passer » et « Danger ». Il a l'air sûr de lui. En refermant le panneau ils plongent dans le froid humide et noir. Noir total qui leur concède à intervalles réguliers de chétives lumières bleues. Dans le silence, des bruits de canalisation d'eau. Il a passé son bras à sa taille et la tient serrée sur lui. Son corps est chaud, sa voix est chaude, il la rassure, elle n'a pas peur. Il hésite un peu entre deux couloirs et opte pour la droite. Ils marchent encore cinq minutes. Un panneau. Un escalier. Son bras n'est plus là. On entend le murmure d'un groupe qui avance. Elle se tourne vers lui. Il a disparu.

Mercredi 17 mai

Je suis rentrée plus tôt aujourd'hui. Une journée torride, beaucoup de travail à faire. En ouvrant la porte de ma chambre la peinture me surprend. Elle a changé. Un mince rayon de lumière traverse des stalactites en spectres démesurés aux crocs bleus. Le désert a disparu. Je ne reconnais plus sur ma toile ce que j'observais pas plus tard qu'hier. La voûte recouvre un petit plan d'eau calme entouré de pierres humides où glissent de menues cascades. Ma chambre refroidit. J'ai peine à écrire. Tout ceci m'inquiète.

Mai s'enlise dans les saveurs du déjà vu. Cette session d'été sera longue. Des travaux. Des heures passées à entendre. Parfois sans douter. Les mêmes

couloirs, les classes, les livres trop lourds. Et la cafétéria qui ressemble à toutes les autres. A perdre l'appétit. Odeur insupportable. Bruits insupportables. Éclairage agressif. Alexandra a tourné les talons. A quelques pas du campus on peut trouver des restos à prix abordables. Elle en choisit un au hasard. Lumière tamisée. Une petite table. Le menu plastifié l'absorbe un bon moment. Un peu partout on a biffé des prix, des mots. On a réécrit sur le transparent laissant flotter un message sur un autre. Le poulet ou l'entrecôte? Riz ou frites? Quand elle lève les yeux il est là.

Elle n'a plus faim. Elle se lève et il la suit. Elle ne sait toujours pas son nom. Une porte entrouverte donne sur un autre monde. Il la presse contre un mur. Ils n'ont pas parlé. Ils savent. Son souffle est brûlant et ses yeux noirs dans la pénombre, limpides et profonds. Vagues démesurées, tempête et naufrage. Quand elle refait surface l'eau salée lui colle aux cheveux. Cette fois-ci il n'a pas disparu. C'est elle qui rattache son jeans et boutonne la chemise. Il n'y a rien à dire qui puisse rendre l'instant plus vrai. Elle quitte le restaurant.

Vendredi 2 juin

La peinture a ouvert une fenêtre dans ma chambre. Je l'apprivoise. Chaque fois que je la regarde j'ai l'impression d'y entrer tout entière. Je viens juste de me mettre au lit. Je lève les yeux sur elle. Les stalactites encore énormes hier sont presque disparus et l'étang s'est élargi d'une eau noire et profonde. Une bourrasque est passée laissant derrière elle le calme. L'attente. Cette toile est vraiment désarmante. Qui se cache derrière? Mangé au resto aujourd'hui.

Au salon étudiant, une exposition du module des Arts attire l'attention

d'Alexandra. Une série complète signée Corsafin troue le mur en autant de mondes fantastiques. Alexandra s'attarde. Elle songe à sa toile changeante, cherche des traces, des repères, un petit quelque chose qui répondrait à ses questions. En fait, elle s'attarde dans l'espoir de rencontrer ce Corsafin. Elle a remarqué la photo surplombant une brève présentation du peintre et suit des yeux tout jeune homme un peu blond aux yeux bleus très clairs qui aurait gardé au visage le petit sourire énigmatique d'occasion.

Un rocher aux formes viriles s'élève et découpe la mer avant de la rejeter sur le sable. Ou bien est-ce la vague, hara-kiri perpétuel, qui meurt et *remeurt* peaufinant sa mort, la refait et la refait encore.

- Cette toile t'intéresse?

Alexandra s'est retournée, à la fois gênée et heureuse de rencontrer le regard clair et le sourire plus amusé qu'énigmatique de Corsafin.

- J'aime beaucoup. Toutes tes toiles. Alexandra. C'est mon nom. J'en ai une dans ma chambre.

- Je sais. La toile du tirage. Je t'ai observée souvent. Mais aujourd'hui je t'ai regardée me regarder. Enfin...mes toiles. Tu sembles chercher autre chose. On prend un café?

- Jamais. Autre chose?

- De l'eau de mer si tu veux. J'ai envie de te connaître.

Le petit café où l'a entraînée Corsafin est plutôt original. Un repaire de

peintres en délire. Tout est peint. Des murs au plancher en passant par le mobilier.

Sur la table où l'on vient de poser une orangeade tout à fait sucrée, une araignée à tête cornue prend la fuite devant un gros poisson bleu. Plus à droite, des hiéroglyphes se fondent sur un escalier ne conduisant nulle part. Autour d'eux, peu de gens. Quelques tables, un petit groupe discutant à voix basse et une femme seule qui semble écrire. Alexandra parle beaucoup. Ne dit rien. Corsafin va au-delà des mots, prend sa main.

- Dis-moi ce que tu cherches?
- La métamorphose. Dans tes toiles rien n'a changé du matin jusqu'à tantôt. Est-ce que demain elles vont changer?

Corsafin éclate d'un grand rire qui attire sur eux les regards.

- Changer! Pourquoi changer?
- Parce que la mienne n'arrête pas.

Alexandra se sent tout à fait ridicule. Les yeux rieurs de Corsafin lui font monter le rouge aux joues et les larmes aux yeux. Elle se lève, cherche la salle de bain, pousse une poignée de métal et se retrouve dehors de l'autre côté d'une grosse porte maintenant barrée. Une cour minuscule, ceinturée de béton, où croissent péniblement quelques arbres oubliés là. Sur la porte, aucune prise. Elle frappe de ses poings cette emmerdeuse qui refuse d'ouvrir, crie, reffrappe, appuie son front sur le métal froid, et, exténuée, les mains posées à plat sur la fatalité, elle ferme les yeux. La jeune fille n'est pas surprise lorsqu'elle sent d'autres mains épouser les siennes. Elle reconnaît l'odeur, ne se retourne pas. Il défait sa

blouse et elle sent la cascade de la soie sur son dos. Il embrasse son cou et les lèvres chatouillent ses épaules, reviennent, descendent à ses reins. Elle imagine les cheveux très noirs vagabonder sur sa peau blanche quand sa jupe glisse à ses pieds.

Les mains adroites tracent un chemin jusqu'à elle pour mieux guider le sexe chaud qui s'installe doucement. S'immobilise. Dans l'impasse plus rien ne bouge. Il prononce son nom sans cesse et sa voix douce et grave, sa voix de contrebasse s'emmêle dans le soprano féminin, la transporte encore et encore. Le souffle dans son cou s'accélère, un tourbillon s'installe qu'elle n'arrêtera pas. Elle n'aurait qu'à se retourner pour plonger dans les yeux sombres, mais elle les cache en elle. Lorsque la porte s'ouvre, elle est nue. Seule. On a jeté d'énormes boîtes de carton et l'une d'elles s'est coincée sur le palier libérant la prisonnière.

Alexandra s'est revêtue. Dans le Café, plus de Corsafin. Plus personne. A part cette femme qui écrit encore.

Vendredi 9 juin

J'ai enfin rencontré le créateur de ma peinture étrange. Je crois avoir mal réagi à son rire lorsque j'ai fait allusion aux métamorphoses continues de sa toile. En revenant de la salle de bain, il avait disparu. J'espère qu'il ne m'en veut pas trop. Je ne sais rien de lui. Oui, je sais. Je sais son âme quand il m'attire au fond de ses yeux si clairs. Il me plaît vraiment beaucoup. Au pied de mon lit le paysage rétrécit. Que de la verdure. Et des murs gris qui l'encadrent, la resserrent, verdure prisonnière. Je veux lui montrer son œuvre, qu'il la reconnaisse, m'explique, me rassure.

La cafétéria doit bien contenir mille places et elle l'a remarqué tout de suite. Ses épaules, son dos, ses cheveux, cette façon qu'il a de bouger, de pencher la tête comme une boutade à la vie, à tous ces destins qui mangent pressés. Lui si calme. Elle va s'approcher. S'excuser. Toucher son bras pour s'unir à lui un instant. Il sourit en saisissant le sac de cuir qui prenait la place d'à côté.

- Viens t'asseoir!
- J'ai oublié de te demander ton nom hier.
- Corsafin.
- J'avais cru à un nom d'artiste!
- C'était prévu. Par ma mère.
- Je voulais te demander...
- J'irai la voir. L'énigmatique. Je t'attendrai à la sortie Nord à quatre heures. J'ai un cours. Tu seras là?

Il sait qu'elle y sera. Que quelque chose s'est produit entre deux vivants. Quelque chose qui ne s'efface pas quand ça survient. Alexandra n'a pas de cours. La cafétéria s'est vidée. Elle remarque à quelques tables de là cette femme qui écrit. Elle tient son crayon d'une drôle de manière, entre le majeur et l'index. Une personne s'est approchée d'elle et lui demande si elle a terminé son livre. Plus qu'une nouvelle et elle ferme tout. Repart à zéro. La vie n'est-elle pas une éternelle reprise du déjà vu? Ne retrouve-t-on pas dans chaque expérience une amorce de ce qui suivra?

La conversation l'amuse quelque temps mais l'après-midi tire à sa fin et elle doit ramasser des notes de cours laissées à la bibliothèque. Elle se dirige

lentement vers l'ascenseur. Les portes s'ouvrent dans un « ding » orange. On sort. Elle entre. Troisième étage. L'ascenseur rejette la demande. Passe outre le troisième et s'arrête au dixième. Il entre. Ils sont seuls. Entre ciel et terre, suspendus aux câbles d'acier. Il se jette sur elle avec cette violence du désir puissante et douce à la fois. Elle se donne et elle prend. Tout habillée. Jupe relevée. Elle prend beaucoup. Redemande. Crie aussi fort que l'alarme qui maintenant résonne dans le puits de béton. Une voix de plastique recommande le calme. Alexandra crie plus fort. Les yeux noirs l'anéantissent. Il la prend encore. La voix de plastique insiste. La cabine a bougé. Elle est maintenant remplie de rires. D'un rire exténué, total, satisfait. Les notes de cours attendront.

Corsafin n'attend pas. Il s'amuse. De tout. De la couleur qui habille le temps, le temps de comprendre où il passe et pourquoi. Corsafin n'est plus seul. Elle viendra. Elle est justement là devant lui. Ils sortent et retiennent la porte pour la femme qui écrit.

Pas de métro, pas d'autobus. Dans la voiture qui les mène chez Alexandra on parle de soi. Rapidement. On efface à mesure le papier qui déroule derrière pour réécrire une vie qui se recommence. Dans la chambre, la peinture a changé. Du métal partout. Au centre dans la pénombre deux personnes enlacées. Corsafin ne comprend pas. Ils se parlent encore longtemps. Se verront demain.

Lundi 12 juin

Demain c'est chez lui que j'irai. Il habite à deux pas de l'université. Il a rapporté la toile pour l'observer plus minutieusement dans son atelier. J'aime tout de lui. Je voudrais le lire et le lire encore. Entre ses lignes, avec les miennes. Nous n'avons pas fait l'amour je

veux attendre. Même si cela devait prendre une vie. Je veux attendre le paysage parfait.

Tous les étudiants sont présents au cours de français. Pas une seule place libre. Alexandra pressent un examen, consulte son agenda et maudit sa négligence. Sur les trois heures prévues elle n'en retient qu'une, les deux autres étant totalement consacrées à la pensée de Corsafin.

Ils sont enfin chez lui. Des grandes fenêtres de son studio le soleil pénètre et se déploie éclaboussant au passage des esquisses, des fusains, des huiles et un lit défait depuis des mois. L'odeur du café trop chauffé se mêle à un encens qui brûle pour masquer les relents de peinture. Sur la toile d'Alexandra, un autre studio. De musique. Au centre on aperçoit un clavecin. Une jeune fille y est assise, un homme à ses côtés.

Mais personne ne regarde la toile. Corsafin a tout de suite trouvé le paysage parfait.

Il est peintre. Ils font l'amour.

Sur cette toile, un studio. De musique. Au centre un clavecin. Une jeune fille y est assise. C'est moi. Handel à mes côtés. Derrière la porte, derrière la toile, il y a Michel. J'ai provoqué partout ces rencontres avec Michel sans qu'Alexandra ne s'en doute. Je les ai provoquées pour moi. Pour lui. Pour ses yeux noirs auxquels je n'ai jamais su répondre.

INTRODUCTION À LA PARTIE ANALYTIQUE

Dans la partie qui va suivre, j'ai fait en sorte de présenter tout le cheminement accompli pour réaliser mon projet. J'ai exposé d'abord ce qu'est la mise en abyme à travers les auteurs qui l'ont utilisée, reconnue ou disséquée pour ensuite faire état de son application dans chacune des nouvelles. Plutôt que d'isoler en entier cet aspect théorique en un bloc, j'ai préféré l'insérer au fil de l'analyse, évitant ainsi les références multiples au texte.

En bâtissant ce recueil de nouvelles de façon à insérer dans chacune la mise en abyme de la suivante, je savais à l'avance que le « procédé parfait » était voué à l'échec mais, comme il s'agissait avant tout d'un travail d'exploration, je l'ai mené à terme pour pouvoir ensuite l'examiner et rendre compte de la visibilité, la pertinence ou l'impact des multiples visages du procédé. Par ailleurs, la lecture nous laisse sur un recommencement, une boucle. Le texte prend la forme de la circularité, du retour sur soi, du miroir. S'il est vrai que tout acte d'écriture se soumet à une orientation première, celle-ci peut parfois en cours de route céder la place à l'écriture qui écrit, qui dirige, s'emballe, se regarde et porte au-delà des attentes un message inattendu, une interprétation nouvelle. Ce nouveau regard posé en fin d'analyse, même s'il semblera à prime abord s'éloigner de la mission initiale, nous conduira à d'étranges découvertes.

CHAPITRE I

Le procédé

Pour explorer les diverses facettes de la mise en abyme, j'ai parcouru plusieurs ouvrages qui ne m'ont apporté parfois que de faibles indices sur le procédé. Ils m'auront tout de même permis de réaliser l'abondance des interprétations et la flexibilité étonnante de celui-ci.

Plusieurs hypothèses ont été énoncées en ce qui concerne l'interprétation du phénomène de l'abyme. Pour ce qui est de l'application, on remonte à Sophocle dans *Œdipe roi*. L'expression « mise en abyme » serait, selon Ricardou, d'André Gide et d'après Dallenbach, de C.E. Magny¹ à qui l'on doit la diffusion des pages de Gide. (Gide aurait choisi le mot « abyme » en rapport avec un terme technique de l'art héraldique puisque cet art l'attirait particulièrement. En effet, l'abyme est le cœur d'un écu. Il ne réfère donc pas à une connotation sémantique de gouffres ou de ténèbres).

Il est vrai que lorsqu'on parle de ce procédé, on ne peut passer à côté d'André Gide, qui fut l'un des premiers à en faire état. Dans un passage du *Journal*² de 1893, il la définit comme la transposition dans une œuvre d'art, et ceci « à l'échelle des personnages », du sujet même de cette œuvre. Jean

¹ C.E.Magny, *Histoire du roman français depuis 1918*, Ed. du Seuil, 1950, p.269

² André Gide, *Journal 1889-1939*, Paris, Gallimard, 1948, p. 41

Ricardou¹ et Lucien Dallenbach² feront tous deux référence à ce passage du journal :

« J'aime assez qu'en une œuvre d'art, on retrouve ainsi transposé, à l'échelle des personnages, le sujet même de cette œuvre. Rien ne l'éclaire et n'établit plus sûrement les proportions de l'ensemble. Ainsi, dans tels travaux de Memling ou de Quentin Metzys, un petit miroir convexe et sombre reflète, à son tour, l'intérieur de la scène où se joue la scène peinte. Ainsi, dans le tableau des Ménines de Vélasquez (mais un peu différemment). Enfin, en littérature, dans *Hamlet*, la scène de la comédie; et ailleurs dans bien d'autres pièces. Dans *Wilhelm Meister*, les scènes de marionnettes ou de fêtes au château. Dans *La Chute de la Maison Usher*, la lecture que l'on fait à Roderick, etc. »

Dans son interprétation basée sur cet extrait, Ricardou propose l'analyse de trois textes qui serviront d'exemples à la mise en abyme : *La Chute de la Maison Usher* de Poe, *Le Mythe d'Edipe* et *Heinrich von Ofterdingen* de Novalis. Le procédé est appliqué dans ces textes de façons différentes.

En effet, dans le premier, on passe d'un sens figuré à un sens propre : le narrateur est invité dans un manoir isolé où vit un vieil ami, Roderick Usher et sa sœur. Pour le distraire, il entreprendra la lecture d'un récit de Sir Launcelot et cette narration correspondra en tous points aux événements réels qui se dérouleront durant son séjour. Il s'agit donc de prophéties et, comme elles déstabilisent la narration première, Ricardou parlera de « contestations par la mise en abyme ». Il en va de même dans *Le Mythe d'Odipe* où la consultation d'oracles viendra perturber le récit premier par trois mises en abyme successives, et aussi dans *Heinrich von Ofterdingen*.

¹ Jean Ricardou, *Problèmes du nouveau roman*, Seuil, 1967.

² Lucien Dallenbach, *Le Récit spéculaire*, Seuil, 1977.

Pour Ricardou, ces formes de contestations se traduisent comme « une révolte structurelle d'un fragment de récit contre l'ensemble qui le contient »¹.

Une autre facette de la mise en abyme est exposée par Ricardou dans l'exemple du récit de Robbe-Grillet, *Le Voyeur* et dans *L'Emploi du temps* de Michel Butor. Dans *Le Voyeur*, il s'agit d'un tableau accroché au mur, représentant la pièce où les personnages se trouvent mais révélant de la scène ce qui en est absent. Par la suite, dans le même récit, c'est dans un miroir ovale qu'apparaîtra un bourreau. « En venant s'y mirer, l'histoire préalable risque d'y laisser paraître le fragment d'elle-même qu'elle a prétendu cacher. Dans une histoire qui se veut incomplète, la mise en abyme peut voir sa contestation se préciser en un pouvoir révélant »². Ricardou rapproche ici les exemples littéraires des peintres cités par Gide.

Dans *L'Emploi du temps* de Michel Butor, plusieurs éléments vont beaucoup plus loin que leur valeur locale. On peut trouver, tout au long du texte de multiples mises en abyme évoquant le *Vitrail de Caïn*. De nombreuses métaphores et allusions à des flammes et de la fumée parsèment l'écriture et contestent le récit premier en y apportant d'incessantes perturbations : « [...] que je suis allé faire miroiter longuement sous un réverbère qui venait de s'allumer [...] derrière le canon du fusil qui apparaît, selon l'inclinaison que je lui donne, comme un pont noir ou transparent »³. A la page suivante, comme partout dans le texte, d'autres images viennent s'ajouter : « [...] cette soirée qui

¹ Jean Ricardou, *Problèmes du nouveau roman*, Seuil, 1967, p. 181.

² Ibid. p. 182.

³ Michel Butor, *L'Emploi du temps*, éd. 1018, p. 204.

s'éclaire [...] découvrant les bas-fonds du ciel qui vont peu à peu se charger de vase rouge [...] des petites filles en robes noires »¹. Le procédé prend donc plusieurs visages, s'habille souvent de manière différente et va même, comme on le voit ici, jusqu'à éparpiller ses habits. Ricardou ne peut ignorer l'affranchissement que gagne la mise en abyme dans le Nouveau Roman et il laisse une porte ouverte sans savoir qu'elle pourrait même s'extraire du récit premier pour servir de lien entre des nouvelles littéraires!

La mise en abyme telle qu'elle est travaillée ces derniers temps, connaît une sorte d'extension, une diversification telle qu'on doit plutôt la considérer comme un champ de possibilités à pratiquer et à théoriser que comme une notion dont il faut surveiller l'emploi avec rigorisme².

Il est vrai que tous ceux qui se sont arrêtés à ce procédé ont, comme Ricardou, souligné sa flexibilité, mais pour certains comme Lucien Dallenbach, cette flexibilité ne mène qu'à la confusion. Il commente ainsi les théories de Ricardou :

Autant dire qu'en matière de réflexivité la position de Ricardou est plus mallarméenne et roussélienne que gidienne, que la mise en abyme telle qu'il la conçoit œuvre dans l'infiniment petit (au niveau des phrases, des mots, des lettres même, d'où l'intérêt porté aux anagrammes) aussi bien que dans l'infiniment grand (le récit devenant réflexif en son entier) – et que le seul fil sûr, pour la déterminer, est l'existence de quelque chose qui *ressemble à, répète ou métaphorise* quelque autre chose. Avec une définition si large- et en un sens si laxiste- du procédé, on voit mal comment le concept pourrait ne pas subir une mutation ou une dissipation de sens³.

Dallenbach s'est donné pour mission de retracer tous les visages du procédé, les analyser, mettre à jour leur fonctionnement respectif et faire ainsi ressortir des lois de structuration.

¹ Michael Butor, *L'Emploi du temps*, éd. 1018, p. 205.

² Ricardou, *Le Nouveau Roman : hier, aujourd'hui*, t. II, p. 337.

³ Lucien Dallenbach, *Le Récit spéculaire*, p. 204.

CHAPITRE II

Les profondeurs de l'abyme

Sa (la mise en abyme) signification est-elle univoque ? Recouvre-t-elle au contraire des concepts hétérogènes ? Est-ce un complexe structuré qu'il (le procédé) désigne ou sert-il d'alibi terminologique à un monstre protéiforme et, au fond, innommable.

Dallenbach, 1977 :9

Si Dallenbach a intitulé son ouvrage *Le Récit spéculaire*, peut-être éprouvait-il devant ce procédé un certain malaise? En graphologie, l'écriture spéculaire est observée dans certaines maladies mentales où les lettres et les mots se succèdent de droite à gauche, comme si l'écriture normale était réfléchie dans un miroir. Le titre de l'essai est d'entrée de jeu très éloquent et s'ouvrira aussi sur le texte de Gide.

Dallenbach ne se contente pas de citer l'extrait du *Journal* de Gide comme l'a fait Ricardou qui avait curieusement amputé le texte d'une partie riche de significations. Je reproduis ici le texte étudié par Ricardou ainsi que la partie manquante :

« J'aime assez qu'en une œuvre d'art, on retrouve ainsi transposé, à l'échelle des personnages, le sujet même de cette œuvre. Rien ne l'éclaire et n'établit plus sûrement les proportions de l'ensemble. Ainsi, dans tels

travaux de Memling ou de Quentin Metzis, un petit miroir convexe et sombre reflète, à son tour, l'intérieur de la scène où se joue la scène peinte. Ainsi, dans le tableau des Ménines de Vélasquez (mais un peu différemment). Enfin, en littérature, dans *Hamlet*, la scène de la comédie; et ailleurs dans bien d'autres pièces. Dans *Wilhelm Meister*, les scènes de marionnettes ou de fêtes au château. Dans *La Chute de la Maison Usher*, la lecture que l'on fait à Roderick (etc). Aucun de ces exemples n'est absolument juste. Ce qui le serait beaucoup plus, ce qui dirait mieux ce que j'ai voulu dans mes *Cahiers*, dans mon *Narcisse* et dans *la Tentative*, c'est la comparaison avec le procédé du blason qui consiste, dans le premier, à mettre un second « en abyme ».

Dallenbach souligne la structure cyclique de ce texte qui part implicitement de la mise en abyme pour y aboutir explicitement. Il relève aussi l'effet d'ambiguïté provoqué par les « ainsi » en cascade se terminant sur « aucun de ces exemples n'est absolument juste ». Par contre, la dernière phrase concernant le « procédé du blason » définirait le mieux ce que Gide aurait voulu dire et Dallenbach le résume ainsi : « est mise en abyme toute enclave entretenant une relation de similitude avec l'œuvre qui la contient »¹. A la fin de la citation, Gide en vient à dire que c'est dans *Narcisse* et dans *La Tentative amoureuse* que s'exprime le mieux la mise en abyme. Pourtant, il est important de comprendre pourquoi Gide écarte tous les premiers exemples et Dallenbach se propose de les étudier.

¹ Lucien Dallenbach, *Le récit spéculaire*, Seuil, 1977, p. 18

CHAPITRE III

La reconnaissance du miroir

Plusieurs maîtres flamands ont introduit dans leurs toiles, pour leur donner un effet de perspective et de profondeur, un miroir qui reflète ce qui est exclu de notre champ de vision. Dans le *Mariage Arnolfini* de Van Eyck, un petit miroir convexe nous permet de voir des personnages que seuls les mariés peuvent voir dont, semble-t-il, le peintre lui-même. Le *Dyptique de Martion Van Newenhoven* de Memling contient aussi un miroir convexe placé derrière la Madone et dévoilant la présence surnaturelle de l'Enfant Jésus grâce aux traits de lumière de son limbe. Dans le tableau de Quentin Matziz, *Le Prêteur et sa femme*, le miroir réfléchit la rue. Tous ces exemples picturaux proposent un réfléchissement qui exclut de la toile l'objet réfléchi (le sujet même de cette œuvre) évitant le dédoublement. Gide les aurait peut-être écartés pour cette raison.

Les exemples littéraires énoncés dans la charte ne répondraient pas bien à ce que Gide voulait dire. Pour lui, la scène de la comédie dans *Hamlet*, les scènes de marionnettes dans *Wilhelm Meister* et la lecture faite à Roderick dans *La Chute de la maison Usher* définissent mal la mise en abyme telle qu'il la voudrait. Dallenbach explique le rejet des deux premières du fait qu'elles ne fournissent pas un parallèle rigoureux à l'intrigue. La troisième par contre,

celle de Poe, répond vraiment à un principe de duplication, de même que cette autre, citée par Gide dans son *Journal* quelques pages auparavant et qui a servi d'exemple à Ricardou : *Heinrich von Ofterdingen*. Pourtant, Gide écrit bien à la fin de l'extrait : « Aucun de ces exemples n'est absolument juste » . Il faudrait donc voir dans quel contexte cette page du journal a été écrite :

« J'ai voulu indiquer, dans cette *Tentative amoureuse*, l'influence du livre sur celui qui l'écrit, et pendant cette écriture même. Car en sortant de nous, il nous change, il modifie la marche de notre vie; [...] Nos actes ont sur nous une rétroaction. « Nos actions agissent sur nous autant que nous agissons sur elles », dit Georges Eliot (sic). Donc j'étais triste parce qu'un rêve d'irréalisable joie me tourmente. Je le raconte, et cette joie, l'enlevant au rêve, je la fais mienne; mon rêve en est désenchanté; j'en suis joyeux.

Nulle action sur une chose, sans rétroaction de cette chose sur le sujet agissant. C'est cette réciprocité que j'ai voulu indiquer; non plus dans les rapports avec les autres, mais avec soi-même. Le sujet agissant, c'est soi; la chose rétroagissante, c'est un sujet qu'on imagine. C'est donc une méthode d'action sur soi-même, indirecte que j'ai donné là; et c'est tout simplement un conte.

Luc et Rachel aussi veulent réaliser leur désir; mais, tandis que, écrivant le mien, je le réalisai d'une manière idéale, eux, rêvant à ce parc, dont ils ne voyaient que les grilles, veulent y pénétrer matériellement; ils n'en éprouvent aucune joie.

J'aime assez qu'en une œuvre d'art, on retrouve ainsi transposé...(etc)

Ce contexte, qui explique si bien ce que Gide « a voulu dire », on s'étonne que Ricardou ne l'ait pas retenu. Dallenbach le résume ainsi : « [...] la mise en abyme a pour fonction de mettre en évidence la construction mutuelle de l'écrivain et de l'écrit »¹. Pour Gide, une réelle mise en abyme se produit

¹ Lucien Dallenbach, *Le récit spéculaire*, Seuil, p. 25.

quand il y a analogie entre le contenu thématique du récit-cadre et celui du récit enchâssé. C'est un jumelage d'activités portant sur un objet similaire. Si on retourne à la charte, le « sujet même » de l'œuvre serait en ce cas l'homologie entre la relation d'un narrateur N à son récit R, du personnage narrateur n à son récit r. Il y a tout de même chez Novalis et chez Poe une réduplication du sujet de l'œuvre à l'intérieur d'elle-même qui serait « simple », tandis qu'elle serait relationnelle chez Gide. Pour Novalis : rêves prémonitoires, prophéties, correspondances; dans la nouvelle de Poe, il s'agit du récit dupliqué du récit.

La réflexion amène à elle seule sa part de questionnement, puisqu'elle peut être tour à tour réflexion de l'énoncé, du code ou de l'énonciation. De plus cette réflexion n'est ni symbole, ni allégorie, mais plutôt une double relation de dissemblance, une « double entente dont l'identification et le déchiffrement présuppose la connaissance du récit »¹. Dallenbach présente les indices qui permettent de s'insinuer dans une double lecture : ressemblance, comparaison, parallèle, parenté, coïncidence. On peut aussi retrouver des similitudes réalisées par homonymie des protagonistes du récit-cadre et du récit inséré. Mais cette réflexivité doit-elle être évidente à la première lecture ?

Dallenbach questionne son apparition nécessaire à la poétivité (sic) et à la narrativité du texte. Surtout si par une lecture rétrospective on en vient à la voir partout. Il dit, parlant du nouveau roman : « Sous prétexte que celui-ci recourt souvent à la mise en abyme, on se fera fort de débusquer presque partout de très douteux effets de miroir »².

¹ Lucien Dallenbach, *Le récit spéculaire*, Seuil, p. 65.

² Lucien Dallenbach, *Le récit spéculaire*, Seuil, p. 78.

Il faut donc mettre en place des principes herméneutiques guidant la lecture. Le premier : on ne peut accorder de valeur réflexive à une séquence que si elle est autorisée par l'ensemble du récit. Le second : celle-ci devrait être thématisée à l'intérieur du texte.

CHAPITRE IV

Une place dans le recueil

En choisissant d'écrire un recueil de nouvelles où chacune d'elles contiendrait une mise en abyme de la suivante, je me permettais de considérer l'ensemble comme un seul texte. Cependant, selon les principes énoncés plus haut, il aurait fallu retrouver dans chaque nouvelle une mise en abyme de celle-ci. Ce qui manquait totalement d'intérêt, puisque, la nouvelle étant de dimension restreinte, la réflexion risquait l'excès de visibilité.

Dans un corpus plus ample, la mise en abyme peut apparaître en différents endroits. Elle sera tantôt prospective si elle apparaît en début de récit, rétrospective à la fin du récit ou parfois rétroprospective, lorsqu'elle combine à la fois des facteurs de rétrospection et de prospection. A l'intérieur de mon recueil, et peu importe leur place dans le texte, toutes les mises en abyme sont prospectives puisqu'elles annoncent nécessairement la nouvelle qui suit. Les textes se succèdent sans qu'à première vue un ordre déterminé ne semble les régir. Si l'unité du recueil ne tenait que dans le thème de l'abîme, j'aurais fait en sorte de créer une gradation, de mettre en évidence le texte répondant le plus à ce thème. Mais la gradation est sous-jacente. Comme le titre du recueil cachant par homonymie la construction immuable qu'il opère.

Jean-Pierre Boucher commente dans son étude, *Le Recueil de nouvelles*,

l'importance du titre donné à un recueil à thème. Il dit à ce sujet : « Choisir pour un recueil un titre original, c'est insister sur une construction d'ensemble régissant la place et la signification de toutes les nouvelles constituanes »¹. Dans le sous-titre du recueil on peut lire « Ou les 10 sentiers de l'abîme ». J'offre ainsi une piste de lecture qui réussira peut-être, en cours de route, à éclairer un lecteur vigilant!

¹ Jean-Pierre Boucher, *Le recueil de nouvelles*, Fides, 1992, p. 75.

CHAPITRE V

La visibilité du procédé

Une mise en abyme peut se présenter de différentes façons à l'intérieur d'un texte. Elle se traduira tantôt en énoncé réflexif intradiégétique, métadiégétique ou encore en méta-récit réflexif, ce dernier étant défini par Dallenbach comme : « ...segment textuel supporté par un narrateur interne auquel auteur ou narrateur cèdent temporairement la place, dégageant ainsi leur responsabilité de meneur du récit »¹. Il a la particularité en plus de réfléchir le récit, de le couper, d'interrompre la diégèse et d'introduire dans le discours un facteur de diversification. L'énoncé métadiégétique, quant à lui, ne se détache pas de la tutelle narrative du récit premier mais suspend la diégèse. Dans cette catégorie on retrouve les rêves, les récits rapportés au style indirect ou parfois des représentations visuelles ou auditives. Le troisième, (intra)diégétique, ne bouscule en rien l'instance narrative ni la continuité diégétique comme la leçon de biologie donnée par Vincent dans *Les Faux-Monnayeurs* de Gide : « Et voici qu'on découvre enfin que chacun de ces animaux, que d'abord on voulait obscurs, émet et projette devant soi, sa lumière. Chacun d'eux éclaire, illumine, irradie. Quand, la nuit, ramenés du fond de l'abîme, on les versait sur le pont du navire, la nuit était tout éblouie »².

J'ai mentionné plus haut que dans mon recueil, j'ai tenté d'accomplir une gradation dans l'apparition du procédé. Lorsque celui-ci apparaît en continuité

¹ Lucien Dallenbach, *Le récit spéculaire*, Seuil, p. 71.

² André Gide, *Les Faux-Monnayeurs*, Gallimard, p. 194

diégétique, sa visibilité s'en trouve naturellement atténuée. Dans la première nouvelle « Handel et moi », la réflexion est opérée par un personnage, un pigeon, tout à fait intégré au récit. Elle est toutefois accompagnée d'un autre facteur atténuant puisque au lieu d'être posée en un seul endroit dans le texte, elle se disperse créant des constellations de sens, devenant « embrayeur d'isotopie » et amenant peut-être inconsciemment le lecteur à ce qui suivra. Selon la forme que prend la mise en abyme, elle aura plus ou moins d'impact. Le degré d'analogie entre l'énoncé réflexif et l'énoncé réfléchi de même que sa position dans l'échelle narrative, la compression ou la dilatation qu'elle opère, sont autant d'éléments qui régissent son fonctionnement.

CHAPITRE VI

La rédaction

J'ai fait d'une écriture libre une écriture à contrainte, à partir du moment où s'installait la réflexion. Mis à part le choix des thèmes de chaque récit posés d'abord de façon désordonnée, toute l'attitude d'écriture s'est trouvée entraînée dans l'application du procédé. Un monstre ? Certainement. Au mieux un hybride boiteux que Dallenbach aurait regardé d'un œil mat. Parce que de mises en abyme authentiques, ici il n'y en a pas. En démolissant au départ la règle sacrée du récit inséré dans son propre récit, je sabotais précisément les fondements même de ce procédé. Alors pourquoi poursuivre ? Par curiosité ? Pour le risque ? Et pourquoi ne pas expérimenter une facette inexplorée de la mise en abyme devenant « mise en abyme à déplacement » ? La création devenait complexe. Écrivant un récit, je devais avoir en tête celui qui suivrait et que je ne connaissais pas. Écrivant ce second récit, que l'écriture mène parfois en des lieux insoupçonnés, je revenais en arrière pour préciser, ou parfois modifier sa mise en abyme. Œuvre à tâtonnement ? A coup sûr ! Une fresque ou chaque élément doit trouver sa place et y rester.

Il fallait d'abord définir la forme que prendrait la réflexion. Comme j'avais prévu l'installer en respectant une gradation, la première s'est traduite en parcelles introduites par un personnage secondaire intégré au récit. On peut remarquer, dans *Handel et moi*, de petits éléments en apparition brève : feuille

allongée (comme une feuille de thé), pierre rouge (tache de sang, lune rouge) et fleur bleue (robe de nuit), qui sans dévoiler de façon précise la teneur du récit qui suit, fournissent des pistes, laisse une trace avant même que le pied ne soit posé.

Dans la seconde nouvelle, j'ai opté pour une représentation métadiégétique. Je savais au départ qu'il s'agirait d'hallucinations provoquées par une drogue contenue dans le thé. Dans *L'Heure du thé*, les visions engendrées par cette drogue serviraient non seulement la conduite du récit présent mais dévoileraient une partie du récit suivant. Ce n'est qu'en terminant l'écriture de la troisième nouvelle que j'ai pu inclure dans les visions une hallucination qui exposait un cliché très précis du personnage principal de cette troisième et ceci, en y révélant la conclusion. « Dans ma tête il y a le noir. Le noir et des étoiles et des planètes. Et des objets qui flottent. Dans l'infini. Une brosse à dent, un téléviseur et des lits. Des lits partout, grands, petits, modestes, extravagants, des lits vides. Ils tournent autour d'une créature étrange, presque humaine, mais pourvue d'une paire d'yeux démesurée. »

Je présente rarement l'intrigue de la nouvelle suivante. En plus de déplacer la mise en abyme, je dépouille le récit réfléchi d'une bonne part de ce qu'elle renferme. Pourrait-il en être autrement? J'ai déjà dit que la longueur de ces textes excluait la possibilité d'exhiber le récit suivant dans sa totalité. Je procède donc de façon à laisser entrevoir, en montrant sans divulguer tout à fait, en installant un clignotement entre le réflexif et le réfléchi. Il peut arriver aussi que l'ensemble des personnages ainsi que leurs relations entre eux soient

présentés. C'est le cas de *Morphée*, la troisième, qui dévoile par le biais du rêve, quatre personnages unis dans une même âme, en opposition à un cinquième perçu comme un danger. « [...] et voit des êtres sortir des corps, d'entre les jambes et dans le sang. Il sont quatre. Des être tous différents qui sortent des corps et se tiennent par la main. Ils forment une ronde et tournent, tournent, s'avancent vers le centre et ne font plus qu'un. [...] Ils regardent au loin un personnage étrange qui avance vers eux, un cœur sanglant à la main »

Est-ce que certains textes se prêtent moins à un procédé réflexif? Est-ce qu'en cours d'écriture il ne serait pas toujours donné d'installer une mise en abyme par devoir, en un geste forcé? En analysant la nouvelle *A dos d'âme* introduite d'abord en focalisation interne, on peut en cherchant bien retracer des échos de la suivante : « journal », « lettre qui n'est pas de toi », qui rappelle ce journaliste de *La Une* qui sans cesse se voit harcelé par des écrits qui ne sont pas de lui . Hasard ou préméditation? Qui de l'auteur ou du lecteur peut en décider? L'écriture m'emporte et, les thèmes des nouvelles étant arrêtés avant l'écriture, un univers sémantique s'installe qui parfois guide la direction du discours, du choix des mots, des images. Toutefois, la relation de l'auteur à l'écriture reste déterminante. Réussir à rendre la narration exactement où on veut la mener devient inconsciemment et viscéralement prioritaire. Risquer la contamination par l'application d'un procédé me gêne. Je laisse au lecteur la liberté d'y entrevoir autre chose. Je me reprends à la prochaine.

Jusqu'alors j'ai servi des réflexions intradiégétiques ou métadiégétiques par le rêve, l'hallucination. Elles n'enveloppaient jamais le récit suivant dans

son ensemble, ce que fera la cinquième. Par le biais de poèmes, l'acrostiche présente clairement le résumé de la nouvelle qui suit : « Pierre qui ment n'amasse pas rousse ». Résumé très succinct, mais résumé tout de même ! Et construit avant l'écriture de la suivante. Il prescrit même, par anticipation, les personnages et la conclusion, puisqu'en imitant le dicton « Pierre qui roule n'amasse pas mousse », je n'avais d'autre choix que de faire avorter la mission que le protagoniste s'était donné : gagner le cœur de la belle... rousse !

J'avais retenu comme représentation réflexive dans *Parfum du sud* une approche métadiégétique encore, mais cette fois-ci sous la forme d'un court métrage. Ce film, sans dévoiler la teneur de la nouvelle subséquente, nous place dans un environnement visuel suggestif et crée une galerie d'images qui dévoile chacune des étapes du récit suivant, de la situation initiale au dénouement.

Les mises en abymes fictionnelles sont souvent de l'ordre de la peinture, pièce de théâtre, musique, roman, conte ou nouvelle. Ce type de réflexion relève d'une temporalité propre et neutralise le temps de l'histoire. L'œuvre enchâssante et l'œuvre enchâssée se trouvent conditionnées par les dimensions de l'une et de l'autre. Pour une nouvelle, et ceci dans le but de respecter les proportions, il va de soi qu'une miniaturisation s'impose. Dans *Parfum du sud*, le film nous conduit dans un univers particulier où des séquences s'agglutinent les unes aux autres sans rapports évidents. Elles accomplissent toutefois leur mission et prennent en charge non seulement l'espace visuel du récit suivant, mais aussi son rapport avec l'espace et la temporalité : le narrateur-écrivain, sa vie, son livre, les personnages fictifs et réels, hors du

temps, insaisissables. Cet espace où l'imaginaire est en continuel balancement avec la réalité a également trouvé un lieu propice pour installer une autre réflexion. Entre le rêve et l'éveil, un être irréel raconte une histoire : l'histoire du récit qui suivra.

Toutes les mises en abyme du recueil sont prospectives. Posée en début de récit, la mise en abyme fictionnelle pourrait sembler tout révéler à l'avance et faire en sorte que le récit perde sa valeur anecdotique. Mais il n'en est pas toujours ainsi. Dallenbach propose l'exemple du *Zauberschloss* de Tieck. Une histoire dramatique est racontée au début et celle-ci anticipe en tout point le récit principal, à l'exception près que le dénouement catastrophique prévu, cède la place à une fin heureuse. Ce procédé crée un horizon d'attente où le lecteur se voit confirmer à chaque étape du récit ce qu'il sait déjà, mis à part les dénouements. Il en est ainsi pour *La Chute de la maison Usher* de Poe et dans *Dix petits nègres* d'Agatha Christie¹.

Dans la nouvelle *Ligne de vie*, le dénouement annoncé mène à une fausse piste. Percevoir une brève réflexion dans un texte court peut paraître ardu, mais dans cette nouvelle, un message très explicite montre à l'avance un château abritant un mélomane meurtrier. Les musiciens qui y séjournent devraient normalement tous y être tués, ce qui ne se produira pas! : «Il est question d'un mélomane meurtrier qui attire et tue des musiciens dans le château qu'il habite. Il les fait rêver, crée pour eux des illusions». A la lecture de *Une musique à voir*, le message de la nouvelle précédente qui installait ce dénouement se verra démenti.

¹ Lucien Dallenbach, *Le Récit spéculaire*, p. 84.

A cette étape de la lecture, on ne peut plus ignorer qu'un procédé appelle la nouvelle qui suit et se soustraire à l'évidence. Il se pourrait même qu'il force un retour en arrière! Découvrir un intrus qui, tel un indésirable penché au-dessus de notre épaule, dévoile à l'avance la teneur du récit qui suivra, peut devenir gênant. Mais cet élément perturbant, même s'il devait selon la définition de la mise en abyme opérer à l'intérieur du récit, n'en réussit pas moins à divulguer ce qui n'apparaîtra que plus tard.

Pour Jean Ricardou, dans *Problèmes du nouveau roman*, cette forme de contestation se traduit comme : « [...]une révolte structurelle d'un fragment de récit contre l'ensemble qui le contient »¹. Retenant que « l'ensemble » qui nous concerne est en fait le recueil dans sa totalité, on pourrait avancer que toutes ces correspondances, toutes ces prophéties (puisqu'elles apparaissent toujours de manière prospective) déstabilisent à différents degrés la narration première, c'est-à-dire la nouvelle précédente, et que le réfléchi ne faisant pas face au réflexif, il y a déplacement du miroir.

C'est en partie par le biais du résumé d'un carnet d'opéra que la nouvelle *Une musique à voir* présentera la suivante. Un autre élément, un court poème de trois vers, en dévoile aussi l'essentiel - L'eau toune emporte/ Chagrin et vie/ Éternelle mort mendie - et peint la vie ratée de ce mendiant, dans *Doublevécé* qui tous les soirs règle ses comptes en regardant son image disparaître dans le tourbillon de la toilette.

Pour les protagonistes, aucune interprétation de ces signes n'est possible

¹ Jean Ricardou, *Problèmes du nouveau roman*, Seuil, p. 181.

puisque'ils n'existent plus dans la nouvelle qui suit. Les messages contenus dans ces séquences textuelles ne viennent que s'ajouter à tous ceux qui alimentaient déjà l'intrigue et servent cette intrigue. C'est au lecteur qu'appartient d'interpréter ces signes.

Un autre visage de la mise en abyme fait son apparition dans l'avant-dernière nouvelle. On y trouve non pas un récit inséré, mais une constellation de sens éparpillés tout au long du récit. J'ai souligné plus haut l'existence de celui-ci que Ricardou désignait comme « explosion de la micro-histoire. C'est ce que j'ai tenté de faire dans *Doublevécé* en introduisant tout au long du texte des miroirs du récit qui viendra. En plusieurs endroits, des éléments se rapportant à la peinture - ébauche une courbe, colore ses phrases -, ou même à la peinture en mouvement - imposante toile de verre qui tient lieu de fenêtre - sont mis en place. De plus, le « Double » du titre, comme le double que joue le protagoniste et narrateur (l'homme d'affaire-clochard), appelle le double-jeu du narrateur et personnage très discret de la nouvelle suivante (la femme qui écrit).

Attribuer à un personnage du récit l'activité même du narrateur qui le prend en charge rejoint ce que Dallenbach désigne comme étant une « mise en abyme gidiennne ». Préférence faite à *La Tentative amoureuse* et aussi à *Paludes* de Gide, la mise en abyme se ramènerait à trois figures essentielles : « la réduplication simple (où un fragment entretient avec l'œuvre qui l'inclut un rapport de similitude), la réduplication à l'infini (fragment qui entretient avec l'œuvre qui l'inclut un rapport de similitude et qui enchâsse lui-même un fragment qui..., et ainsi de suite) et la réduplication aporistique (fragment sensé

inclure l'œuvre qui l'inclut) »¹.

Dans la dernière nouvelle, *L'Envers d'une toile*, la narration bascule à la toute fin dans un narrateur « je ». Ce « je », la femme qui écrit, prend tout à coup toute la place. La place de la dernière nouvelle, puisque c'est bien elle qui l'écrit - plus qu'une dernière nouvelle à terminer et elle ferme tout - présente une reduplication simple. De plus, puisqu'elle écrit une nouvelle dans laquelle elle écrit une nouvelle, la reduplication se poursuit à l'infini. S'ajoute à cela, la mise en abyme de la première nouvelle révélée par étape tout au long de la dernière : la toile changeante. La femme qui écrit apparaissant sur cette toile, elle devient le personnage principal de la première nouvelle.

En exécutant ce mouvement de la dernière à la première, il est clair que « la femme qui écrit » est l'auteur, non pas uniquement de cette dernière nouvelle mais de tout le recueil. Dans cette dernière, elle avoue les manipulations effectuées sur son personnage principal, pour refaire le passé, pour rejoindre in extremis la première. Donc, reduplication aporistique en un fragment qui inclut l'œuvre entière qui l'inclut : le recueil, ses narrateurs et l'auteur narrateur « je » de Handel et moi. Ce rapport à l'auteur-narrateur rejoint tout à fait ce que Gide « voulait dire » dans l'extrait de la charte présenté plus haut, lorsqu'il souligne l'influence du livre sur celui qui l'écrit.

Dans un chapitre du *Récit spéculaire* traitant du caché-révéle de l'auteur et du lecteur, Dallenbach commente ainsi cette mise en abyme (il faut néanmoins remplacer « livre » par « nouvelle » et « ensemble romanesque » par

¹ Dallenbach, *Le récit spéculaire*, Seuil, p. 54.

« recueil ») :

Sitôt qu'il détient ses lettres de créances d'une auto-citation participant de l'intertextualité restreinte, le substitut auctorial se voit en effet pourvu d'une double fonction : actuelle dans la mesure où il révèle l'auteur du livre lu ici et maintenant et où lui-même figure, rétroactive pour autant qu'il fait apparaître celui d'une œuvre antérieure, voire de tout un ensemble romanesque. Par le pont qu'il jette entre le passé et le présent, il contribue à unifier les livres épars, à contester leur autonomie, à modifier l'idée qu'ils se faisaient d'eux-mêmes - à les réactiver en un mot¹.

J'ai déjà mentionné au début de ma réflexion que je n'arriverais pas à mettre en place une réelle mise en abyme. Toutefois, à la lecture de la dernière nouvelle, on peut observer le procédé sous forme de « triple entente ». Parce qu'il engendre trois niveaux de réflexion, il serait celui qui répond le mieux au procédé premier tel que pratiqué par Gide. Que dire alors de tous ces miroirs parsemés au fil du recueil? Auront-ils simplement servi de phares pour nous guider jusqu'à la dernière et « réelle » mise en abyme ou contribueraient-ils à installer un climat particulier ?

Je soulignais dans l'introduction que le procédé parfait serait voué à l'échec. Pourtant, son utilisation hors du domaine prescrit a non seulement créé un lien entre les nouvelles, mais a fait davantage en devenant l'instigatrice d'une série de miroirs parallèles.

Dans le phénomène de réflexion que génère la mise en abyme, on

¹ Lucien Dallenbach, *Le récit spéculaire*, Seuil, p. 102

distingue la présence d'un objet réfléchissant et d'un objet réfléchi. Dans mon recueil de nouvelles, les accessoires semés tout au long pour alimenter le procédé portent en eux un miroir plus ou moins précis de la nouvelle suivante. Ils se rattachent à ce miroir et meurent du travail accompli. Ils auront toutefois laissé planer derrière eux une impression étrange. En effet, comme les mises en abyme sont toutes prospectives, elles créent une sensation de déjà vu, de familier, et c'est cette reconnaissance qui suscite en nous un questionnement, une inquiétude.

Il ne faut pas perdre de vue qu'une réflexion est avant tout un « même et autre ». Dans chaque nouvelle on perçoit clairement un miroir, un frottement marqué du réel et de l'imaginaire qui sont « mêmes », soit sur le plan des personnages, soit sur le plan de ses rapports avec la réalité.

Et ces réflexions du personnage à lui-même, de lui à un autre lui-même, de sa vie à une autre vie, finissent par prendre toute la place. Elles ne relient pas une nouvelle à la suivante, mais englobent tout le recueil créant un état d'incertitude. Qu'il s'agisse de la musicienne dans une double vie avec le passé, d'un amnésique qui cherche sa vie première, d'un clone unique, des inconnus qui partagent la même âme et plus loin, d'un journaliste qu'une autre main fait écrire, de l'amoureux qui s'invente une autre vie ou l'amoureuse déçue qui écrit la vie de son visiteur et la sienne, partout il y a même et autre.

Dans *Une musique à voir*, tout est même et autre et dans *Doublevécé*, le clochard ne projette pas ce qu'il est vraiment. La dernière nouvelle présente un personnage qui devient à la fois narrateur, auteur et personnage de la première

nouvelle.

Lequel est vrai? Lequel est autre? Qui dit ceci, qui voit cela? Qui écrit?
En bout de ligne, le personnage du personnage narrateur-écrivain! Au-delà de la
mise en abyme, cette situation engendre un climat d'inquiétude où s'insinue une
sensation permanente d'étrangeté.

CHAPITRE VII

Cette inquiétante étrangeté

Freud, dans un essai écrit en 1919, s'est penché sur une manifestation particulière que tous ont vécue un jour ou l'autre. Il s'agit de cette propriété qu'ont certaines coïncidences de nous étonner lorsqu'elles se produisent de façon rapprochée; il y a répétition de l'identique et ceci, dans une étrange familiarité. L'apparition d'éléments inexplicables dans la réalité étonne toujours. Lorsqu'il y a un frottement significatif entre le réel et l'imaginaire, il arrive qu'on ait l'impression de perdre pied. Mais, pour perdre pied, il faut d'abord être sur du solide.

C'est à partir d'une investigation linguistique que Freud nous introduit au phénomène de l'inquiétante étrangeté. Dans la langue allemande *heimlich* représente deux réalités distinctes :

- qui fait partie de la maison, familier, apprivoisé, non étranger
- caché, dissimulé, secret

Le *unheimlich* serait l'antonyme de la première série et non de la seconde puisqu'il en vient à coïncider avec elle. Serait *unheimlich* tout ce qui devait rester secret, dans l'ombre et qui en est sorti¹. A travers tous les extraits présentés par Freud, on peut remarquer que le *heimlich* se modifie en direction

¹ *L'Inquiétante étrangeté et autres essais*, p. 222.

d'une ambivalence jusqu'à se confondre avec le *unheimlich*.

En littérature, on peut observer des effets d'inquiétante étrangeté lorsque le lecteur reste, par exemple, dans l'incertitude à propos d'un personnage qui pourrait tout aussi bien être perçu comme réel ou imaginaire. Pour maintenir cette incertitude, il faut soutenir le *heimlich* et faire en sorte que ce lecteur reconnaisse le familier tout en introduisant habilement le doute ou l'angoisse. Ce *heimlich* d'abord familier devient *geheim* (secret, caché) et par extension inconscient, impénétrable. Il en est ainsi pour « L'Homme au sable » dans *Les Contes nocturnes* d'Hoffmann où Freud voit dans les personnages énigmatiques et redoutés, à la fois Coppola et Coppelius, menaçant de faire perdre la vue à l'enfant, une image claire du complexe de castration.

L'effet d'inquiétante étrangeté se dégage aussi dans l'utilisation du motif du double. Personnages à l'apparence semblable, tenus pour identiques - [...] de sorte qu'on ne sait plus à quoi s'en tenir quant au moi propre, ou qu'on met le moi étranger à la place du moi propre - ¹. Il y a donc dédoublement du moi, division, permutation, répétition du même.

Dans le recueil de nouvelles, plusieurs éléments ont contribué à générer ce climat. Comme il fallait au départ fabriquer des mises en abyme et installer des miroirs à l'intérieur d'un récit, le choix des miroirs se trouvait facilité en les plaçant en contraste avec la réalité : rêves, hallucinations, folie, etc. Les récits les contenant, portaient de ce fait, la couleur de l'étrange. Est-ce cette atmosphère qui a débordé et contaminé l'ensemble des textes, ou la mise en

¹ Ibid. p. 236.

abyrne serait-elle inévitablement porteuse de cette inquiétante étrangeté?

Pour Freud, l'inquiétante étrangeté de la fiction et de l'imagination dans la littérature devrait être considérée comme un phénomène différent puisqu'elle peut être dispensée de « l'épreuve de la réalité », à moins bien sûr de se placer volontairement dans cet espace de réalité. Il dit à ce sujet :

Mais il en va autrement quand l'écrivain s'est apparemment placé sur le terrain de la réalité commune. A ce moment-là, il adopte du même coup les conditions qui président dans l'expérience vécue à l'émergence du sentiment d'inquiétante étrangeté, et tout ce qui dans la vie produit de tels effets, les produits aussi dans la littérature¹.

Dans le recueil de nouvelles, mis à part *Morphée*, tous les personnages et les mises en situation sont plausibles. Elles créent donc des attentes et orientent le lecteur dans un espace et un développement familier. Freud ne se trompe pas lorsqu'il affirme que pour l'écrivain, le lecteur présente une malléabilité particulière : « [...] par les attentes qu'il (l'écrivain) suscite en nous, il peut détourner nos processus affectifs d'un certain enchaînement et les orienter vers un autre, et il peut souvent tirer de la même matière des effets très différents².

La nouvelle sert bien cette manipulation puisqu'elle doit, lorsque bien menée, surprendre le lecteur. Elle installe d'abord ce lecteur dans une tranquille familiarité et cherche, lorsque certaine d'avoir toutes les cartes en main, à le dérouter. Inutile pour elle de se répandre en des lieux insolites et fantaisistes; c'est en demeurant tout simplement là, dans cette inquiétante réalité, qu'elle

¹ Freud, *L'Inquiétante étrangeté et autres essais*, Gallimard, p. 260.

² Ibid. p. 262.

installe le doute, ce flottement insaisissable dont le lecteur souhaiterait s'extraire mais qui le rattrape constamment au tournant d'une phrase.

Dans *Handel et moi*, si la nouvelle a été bien menée, le lecteur est rassuré lorsqu'il réalise que tous les fantasmes de la jeune fille sont le fruit d'un épuisement physique et psychologique. La thérapie aidant, tout rentre dans l'ordre jusqu'à la dernière ligne où, réellement, la jeune fille a le teint coloré de son séjour en Italie. Tout bascule. Elle est « même et autre », « d'hier et de maintenant ». Pour Freud, l'inquiétante étrangeté se produit quand « la frontière entre fantaisie et réalité se trouve effacée, quand se présente à nous comme réel, quelque chose que nous avons considéré jusque là comme fantastique[...] »¹.

Il en est ainsi du journal que tient la jeune fille dans *L'envers d'une toile* et qui ne relate jamais les événements pourtant spectaculaires vécus par celle-ci (exploits sexuels en tout lieu tout instant avec un inconnu). Ces scènes ont quelque chose de déroutant, de (normalement) très inhabituel. À l'inverse de l'exemple cité plus haut, le dénouement de ces étranges activités rassurera le lecteur jusqu'à ce qu'il soit brusquement propulsé de la sereine tranquillité de la dernière scène par cette toile qui franchit le recueil pour atterrir à la première.

Il y a déroute et la mise en abyme y est pour quelque chose. La nouvelle aussi puisqu'elle cherche à engendrer un effet de surprise. L'inquiétante étrangeté s'installe, conséquence de tous les éléments mis en place pour satisfaire les caprices de l'écriture. Est-ce en cela qu'elle se dissocie vraiment de

¹ Freud, *L'Inquiétante étrangeté et autres essais*, Gallimard, p. 251

celle qui survient dans la réalité? Nous pouvons toujours fermer le livre mais pas la vie, pas l'événement d'hier qui nous émeut encore et plus que la fiction...

Si Freud a largement pris la place en fin d'analyse, c'est qu'il est incontestable que le motif du double, initiateur de l'inquiétante étrangeté, demeure étroitement lié au procédé de mise en abyme. Dans ces deux cas, le phénomène du « un dans l'autre » ou « un côtoyant l'autre » sont générateurs de répétitions et de miroirs et s'inscrivent dans les lieux qu'ils habitent de façon indélébile et surtout révélatrice.

Conclusion

Des premières esquisses du projet d'écriture à l'analyse finale et la conclusion, plusieurs questions ont été soulevées. Malgré la variété surprenante des interprétations reliées à la mise en abyme, il fallait tout de même s'arrêter à une définition acceptable de sorte qu'elle puisse s'appliquer à la nouvelle littéraire. Comme le procédé ne trouvait pas d'application connue dans ce genre, j'ai fait en sorte d'installer la mise en abyme en cours d'écriture pour ensuite évaluer l'impact de sa présence et de son rôle de lien entre les nouvelles.

Quiconque a détecté la présence de ces mises en abyme par les quelques indices en début de recueil (comme le sous-titre) et en cours de lecture (quitte à se permettre une relecture pour confirmer) remarquera que la position de chacune des nouvelles demeure immuable. Toutefois, on ne retrouve jamais l'œuvre dans l'œuvre à l'intérieur d'un même texte.

J'aurais pu me rallier à Dallenbach et abandonner le projet, ou à Ricardou et justifier toute forme de représentation du double. Au lieu de cela, la fantaisie a porté l'écriture et les détours de l'écriture à travers la nouvelle. Dans la régularité des représentations de l'autre s'est tout de même installée ce que j'ai nommé « la mise en abyme à déplacement ». Je l'ai conduite d'un bout à l'autre du recueil jusqu'à ce repli sur soi dans un retour à la première nouvelle, de sorte qu'elle fasse boucle et se regarde elle-même.

En dehors de cette recherche du procédé se sont infiltrés nombre de miroirs imprévus, une présence du double continuelle et involontaire et même un phénomène d'inquiétante étrangeté. Tous ces reflets, tous ces rayonnements ont à coup sûr servi ce genre littéraire et peut-être même plus que si je l'avais mené sans ces clins d'œil, sans ce désir de la phrase et de l'image au-delà d'elles-mêmes. La mise en abyme se trouve toujours et partout. Elle est l'autre dimension dans la nôtre, elle est la faille et la solution et même parfois, pour notre plus grand désarroi, notre plus grand défaut.

Je termine avec la version moderne d'une mise en abyme existentielle et quotidienne que Roland Barthes a exprimé avec humour et dans laquelle nous nous retrouvons hélas tous :

« Étant sans cesse à court de temps (ou vous imaginant l'être), pris sous les échéances, les retards, vous vous entêtez à croire que vous allez vous en sortir en mettant de l'ordre dans ce que vous avez à faire. Vous faites des programmes, des plans, des calendriers, des échéanciers. Sur votre table et dans vos fichiers, combien de listes d'articles, de livres, de séminaires, de courses à faire, de téléphones à donner. Ces paperolles, en fait, vous ne les consultez jamais, étant donné qu'une conscience angoissée vous a pourvu d'une excellente mémoire de vos obligations. Mais c'est irrépressible : *vous allongez le temps qui vous manque, de l'inscription même de ce manque*¹ ».

¹ R. Barthes, *Roland Barthes, Seuil*, p. 176.

BIBLIOGRAPHIE

BARTHES, Roland, *Roland Barthes*, Paris, Éd. du Seuil, 1995, 169 p.

BOUCHER, Jean-Pierre, *Le recueil de nouvelles*, Montréal, Fides, 1992, 216 p.

BUTOR, Michel, *L'Emploi du temps*, Paris, coll. «1018 », 1966, 502 p.

FREUD, Sigmund, *L'inquiétante étrangeté et autres essais* 311p.,

GIDE, André, *Les Faux-Monnayeurs*, Lausanne, Gallimard, 1962, 486 p.

_____ *Journal 1889-1939*, Paris, Gallimard, « Pléiade », 1948, 403 p.

_____ *Paludes*, Paris, Gallimard, 1964, 142 p.

DALLENBACH, Lucien, *Le récit spéculaire*, Paris, Seuil, 1977, 247 p.

FOUCAULT, Michel, *Les mots et les choses*, St-Amand, Gallimard, 1997, 400 p.

MAGNY, C.E., *Histoire du roman français depuis 1918*, Paris, Éd. du Seuil, 1950, 322 p.

POE, Edgar, *Histoires extraordinaires et Nouvelles Histoires extraordinaires*,
in Beaudelaire (Ch.), *Œuvres complètes*, Paris, Club français du livre,
1966, t. II. 278 p.

RICARDOU, Jean, *Problèmes du nouveau roman*, Paris, Éd. du Seuil, 1967, 207 p.

_____ *Le Nouveau Roman : hier, aujourd'hui, t. II, Paris, éd. 1018, 440 p.*

_____ *Les Lieux-dits, petit guide d'un voyage dans le livre*, Paris, Gallimard, 1969, 160 p.

ROUSSEL, Raymond, *Comment j'ai écrit certains de mes livres*, Paris, Pauvert, 1963, 207 p.